

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

25^e ANNÉE

N^o 5.

MAI 1882

L'administration de la Revue spirite prie les abonnés qui n'ont pas fait leur réabonnement, d'envoyer un mandat-poste à l'ordre de M. P. G. Leymarie, 5, rue des Petits-Champs.

Les bureaux de POSTE FRANÇAIS ABONNENT SANS AUGMENTATION de prix, 10 fr. net.

ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'ALLAN KARDEC

Les spirites se sont rendus en grand nombre au cimetière du Père Lachaise pour honorer la mémoire du Maître. La veuve d'Allan Kardec assistait à cette touchante cérémonie.

Plusieurs discours ont été prononcés sur la tombe ; l'administration de la *Revue* en a fait imprimer quelques-uns sur une feuille libre qui se trouve dans le cahier de mai ; elle a regretté de ne pouvoir les reproduire tous, soit parce qu'ils étaient dus à une improvisation spontanée, soit parce que les orateurs ont oublié de donner leurs manuscrits.

Le temps qui était très sombre et pluvieux, dans la matinée du 31 mars, s'est éclairci vers midi, ce qui a permis au soleil d'animer cette petite fête fraternelle où chacun était heureux de retrouver des amis et des F. E. C.

Mme Rosen a parlé avec éloquence en improvisant ; ses pensées inspirées étaient le reflet de sa croyance.

M. Delanne fils a prononcé de belles et touchantes paroles.

M. Camille Chaigneau a noblement disserté sur l'amour universel ; il a bien voulu lire quelques paroles de M. P. G. Leymarie, retenu chez lui par une grave indisposition.

M. Carrier et Mme Gonnet, ont lu des communications bien intéressantes.

Le cercle de la morale spirite de Toulouse, avait envoyé son adresse respectueuse et reconnaissante à Allan Kardec.

M. Ducros fils avait envoyé des plaines centrales des Etats-Unis, une fort jolie couronne, un souvenir pieux à l'Esprit qui lui a indiqué la voie sûre et certaine pour progresser et aimer ; il a employé pour ce don, ses premières économies, et ses parents, spirites dévoués de la première heure, étaient heureux d'offrir à Allan Kardec ce présent filial.

M. Lessard, de Nantes, était venu pour représenter le groupement spiritualiste nantais ; son discours a été un long et éloquent appel à la concorde, à l'union, à la fraternité ; M. Lessard vient de créer un journal *l'Anti-matérialiste*, journal spirite que nous recommandons à tous nos F. E. C.

Les assistants, après avoir salué l'honorable veuve du Maître, se sont donnés rendez-vous, le soir, les uns chez M. Cochet où une agape fraternelle, suivie d'un concert, les réunissait ; les autres au siège de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, 5, rue des Petits-Champs, où sont venues plus de trois cents personnes. Bien des spirites n'ont pu trouver à se placer dans nos salons ce qui prouve cette vérité, que chaque année, il faut se diviser en plusieurs réunions pour satisfaire tous nos F. E. C.

M. Ch. Fauvety a bien voulu ouvrir la réunion, 5, rue des Petits-Champs, par une allocution chaleureuse à Allan Kardec, ce qu'il a fait, comme toujours, avec entraînement, et avec de touchantes paroles.

Monsieur Chaigneau et Mme Rosen, ont dit chacun une poésie composée pour cette circonstance.

M. Brion d'Orgeval, le grand artiste, a joué et chanté avec feu des fragments de son bel opéra, *Ivan IV*.

Le jeune Maury, âgé de 7 ans, a récité des poésies charmantes, avec un talent admiré par tous ; on lui a fait répéter ses fables qu'il mime et rend vivantes.

Mlle Marie Deschamps, la célèbre organiste, a enlevé l'auditoire par son jeu expressif, son talent hors ligne sur l'orgue Harmonium.

Mme Bara a chanté avec âme, *Au bord du Léman*, élégie, dont

les paroles sont de Mme Rosen, la musique de M. Rosen qui est un brillant compositeur.

Mme Noblet avec son charme habituel, Mlle Laurent, avec sa grande et magnifique voix, et Mlle Jeanne Leymarie, ont complété cette soirée de famille qui a si bien terminé cette journée consacrée tout entière au fondateur de la doctrine spirite.

Merci à nos F. E. C. orateurs, poètes, compositeurs, artistes et chanteurs, qui ont prêté leur concours à notre fête de famille ; des applaudissements bien mérités leur ont prouvé que chacun savait apprécier leur gracieuse et généreuse initiative.

MAGNETISME HUMAIN

Depuis quelques années, la question du magnétisme humain a fait des progrès, grâce au bruit qui s'est développé autour d'elle et qui a sollicité l'attention des plus sceptiques, grâce aux expériences physiologiques des docteurs Charcot, Dumontpallier, Baretti, grâce aux recherches de nombreux étudiants de cette force inexplorée, parmi lesquels il convient de citer au premier rang M. Alphonse Bué.

Il faut avouer que la science se sert quelquefois de chemins bien détournés pour arriver à son but, et que si jamais le magnétisme humain parvient à prendre place au rang des connaissances positives, ce ne sera pas la faute des savants officiels.

Voyez, par exemple, ce qui se passe à l'Académie des sciences. Le 26 février 1844, François Arago, que nous devons sans contredit estimer comme l'un des esprits les plus ouverts à l'acceptation des vérités nouvelles, les moins gâtés par la routine, les mieux préparés au combat pour le progrès, disait, en analysant et approuvant le rapport négatif de Bailly sur les expériences de Mesmer :

« Il faudrait vraiment renoncer à l'usage de sa raison pour ne pas trouver dans les expériences contradictoires instituées par la commission la preuve que *l'imagination seule* peut produire tous les phénomènes observés autour du baquet mesmérén, et que les procédés magnétiques, dépouillés des illusions de l'imagination, sont absolument sans effet... Rien n'égale la crédulité des hom-

mes sur tout ce qui touche à leur santé. Cet aphorisme est de vérité éternelle. Il explique comment une portion du public est revenue aux pratiques mesmériennes. »

Finalement, Arago déclare que, d'après les expériences consciencieuses instituées en 1784, sous les auspices des membres de l'Académie des sciences, ce qu'on appelle le magnétisme animal n'existe pas, qu'il n'y a *rien*, aucun indice de force nouvelle à étudier, et que, quant à une vertu curative pour guérir ou soulager les personnes souffrantes, il n'y a par conséquent rien à en attendre.

« Le magnétisme animal peut bien exister sans être utile, avait déjà dit Bailly, mais il ne peut pas être utile s'il n'existe pas. »

Voilà ce que l'on disait à l'Académie en 1844, et ce que la plupart des savants continuent de répéter aujourd'hui.

Voici maintenant ce qu'en cette même Académie des sciences M. H. Milne-Edwards disait à l'une des dernières séances (13 février 1882) :

« En ce moment, plusieurs personnes s'occupent très activement de l'étude des phénomènes anormaux qui paraissent pouvoir être produits, chez certains malades, par des moyens analogues à ceux dont se servaient jadis les magnétiseurs. Je crois, par conséquent, devoir communiquer à l'Académie les faits suivants, constatés expérimentalement sur des animaux par M. Harting, professeur à l'université d'Utrecht : Les expériences sur le sommeil hypnotique, m'écrit ce savant physiologiste, ne sont pas sans danger pour les sujets qui y sont soumis.

» Il a quelques années, ajoute M. Harting, je fis un grand nombre d'expériences sur des animaux, des poules, des pigeons, des lapins, des grenouilles. Or, si l'hypnotisation était plusieurs fois répétée sur le même individu, son système nerveux s'en trouvait fortement ébranlé. J'avais six poules qui, à des intervalles de deux ou trois jours, furent soumises à l'hypnotisation ; après trois semaines environ, une poule commençait à boiter ; bientôt une hémiplegie se déclara et l'animal mourut. Il en fut de même des cinq autres poules. Toutes furent atteintes d'hémiplegie, les unes après les autres, bien qu'après des espaces de temps différents. En trois mois, toutes les poules étaient mortes. Cette expérience doit nous rendre très circonspects, lorsqu'il s'agit d'appliquer l'hypnotisme à l'espèce humaine. »

Ainsi, d'une part, on déclare qu'il n'y a rien de vrai, et que les

effets observés ne sont dus qu'à des jongleries ou à l'influence d'imaginations surexcitées ; et, d'autre part, on constate que des poules soumises à un traitement analogue en sont bientôt mortes.

Chacun sait que, depuis quatre ou cinq ans, à la clinique de la Salpêtrière, le docteur Charcot fait tomber en convulsions, sauter, danser, rire, pleurer, les malades soumises à ses expériences. Chacun sait aussi que, depuis une vingtaine d'années, le docteur Burq a fait des découvertes remarquables sur les propriétés physiologiques des divers métaux appliqués sur la peau, et qu'il a créé une nouvelle branche médicale connue aujourd'hui sous le nom de métallothérapie. Chacun sait enfin que, depuis quelques années, le docteur Dumontpallier a vérifié et confirmé les expériences du Dr Burq et a obtenu, par exemple, des résultats comme ceux-ci :

Une hystérique, dans une crise, avait un ballonnement considérable de l'abdomen. Le ventre était d'une dureté telle que rien ne pouvait faire fléchir la peau, plus tendue que celle d'un tambour. On eut la curiosité d'y faire des pesées, et on arriva à le charger d'un poids de 100 kilos, sans obtenir la plus légère inflexion. On y posa alors une plaque du métal auquel la malade était sensible — car chaque personne a son métal particulier et sympathique — et instantanément le gonflement disparut. La malade se réveilla en souriant, sans le moindre souvenir de ses souffrances.

A l'aide de plaques d'un métal approprié au sujet et convenablement disposées, on arrive à produire des phénomènes croisés de catalepsie, de contracture, d'insensibilité, etc., faisant apparaître les phénomènes, au gré de l'expérimentateur, sur telle partie du corps qu'il lui plaît.

« L'hystérique, en état de sommeil naturel ou provoqué, est un instrument humain d'une sensibilité excessive, dont aucun instrument de physique ne peut donner idée, » dit le professeur Dumontpallier. Il en a fourni la preuve par l'expérience suivante :

L'extrémité d'un tube de caoutchouc, long de six à sept mètres, a été placée près du pied d'une malade ; une montre a été approchée du porte-voix dont était munie l'autre extrémité du tube. Aussitôt le pied s'est mis en mouvement, et ses mouvements s'effectuaient en mesure avec le tic-tac de la montre.

Aux deux pieds et aux deux mains le même phénomène d'exces-

sive sensibilité cutanée, se répercutant sur le système nerveux, s'est produit.

Par les métaux, par l'action du doigt, par la lumière, le son, le regard, le vent du soufflet, l'expérimentateur endort ou réveille ses malades. Il leur enlève la parole, la vue, l'ouïe, la faculté de compter, la mémoire, et les leur rend ensuite, toujours par le même moyen : « Toute cause qui fait, défait également, c'est un principe qu'il pose ; l'agent physique qui a servi pour provoquer le phénomène doit être de préférence employé pour le faire disparaître. »

Ainsi, on prend un soufflet, un vulgaire soufflet du cuisine, et on envoie une colonne d'air à un certain point du crâne. Le sujet, à qui vous présenterez un couteau, vous nommera bien l'objet, mais sera dans l'impossibilité de vous dire à quoi il sert. Il pourra bien lire, mais sans comprendre. Il ignorera absolument combien peuvent faire 2 et 2. Un second coup de soufflet, la faculté revient.

En présence de MM. Vulpian, Milne-Edwards, Bouley et Faye, le docteur Dumontpallier a pris une malade en léthargie, absolument insensible aux piqûres, aux brûlures, à toute douleur : un cadavre. A l'aide d'un petit soufflet terminé par un tube capillaire, il lui a soufflé sur la tête, dirigeant le vent sur différentes parties du cuir chevelu. Il a obtenu successivement le sourire, le rire éclatant, la tristesse, les larmes, puis le rire sur un côté de la face, les pleurs sur l'autre..., selon ce qu'on lui demandait. Il a contracté un membre souple encore, il a rendu la souplesse à un membre contracté.

Il y a quelques semaines, j'eus le plaisir de faire la connaissance du docteur Baretti et d'assister à des expériences analogues aux précédentes. De ces expériences maintes fois répétées, le docteur Baretti conclut à l'existence d'une force nerveuse spéciale, qu'il appelle *force neurique rayonnante*. Cette force agirait suivant des lois analogues à celles qui ont été reconnues par la science expérimentale dans la lumière, la chaleur et l'électricité.

Je songeais à ces expériences, aux appréciations diverses et parfois contradictoires auxquelles elles donnent lieu, et je me demandais si, dans un grand nombre de cas — en se plaçant naturellement au point de vue des conditions requises pour l'expérimentation scientifique — la sincérité des sujets ne pourrait pas être parfois mise en doute plutôt encore que celle des magnétiseurs, lorsque je reçus le livre tout nouveau et fort intéressant,

publié par M. Alphonse Bué, sous ce titre alléchant ; *la Vie et la Santé, ou la médecine est-elle une science ?*

En ouvrant ce livre, mes yeux s'arrêtèrent sur l'odyssée d'un teinturier, qui, après avoir souffert pendant vingt-cinq ans d'un rhumatisme atroce, en aurait été guéri par le magnétisme. Son histoire est digne d'être enregistrée dans les fastes tragi-comiques de la médecine.

L'auteur de *la Vie et la Santé* nous fait ainsi, avec un accent de sincérité qui plaide tout de suite en sa faveur, le récit d'un très grand nombre de guérisons analogues de cas désespérés, toutes produites par l'application des procédés de cette « nouvelle branche de la science », dont il est l'apôtre convaincu et qu'il considère comme l'embryon de la physiologie et de la médecine de l'avenir.

Lorsqu'on a lu le livre de M. A. Bué, on conçoit très bien que Bichat lui-même ait écrit ces lignes mémorables : « La médecine, est un assemblage informe d'idées inexactes, de moyens illusoire, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. »

Il faut avouer, du reste, que les médecins sont loin d'être d'accord entre eux sur les principes mêmes de leur science.

Les fameux docteurs Mead et Woodward se disputèrent à un tel point sur la manière de purger un malade, qu'ils durent vider le différend l'épée à la main. L'un deux, Woodward, tomba sur le carreau, percé d'outre en outre et eut encore le courage, roulant à terre et baigné dans des flots de sang, de crier à son adversaire : « Le coup est rude, et pourtant je le préfère à votre médecine. »

Sans entrer dans de plus longs détails, déclarons, avec M. Alphonse Bué, que la médecine n'est pas une science et qu'elle est singulièrement en retard sur le progrès des sciences exactes et positives.

Nous ne savons pas ce que c'est que la *vie*, avouons-le franchement.

C'est peut-être par là qu'il conviendrait de commencer.

L'étude sérieuse du magnétisme nous y aidera-t-elle ? Il faudrait d'abord dégager cette étude d'un grand nombre d'exagérations, de puérilités et d'inutilités.

L'alchimie, débarrassée de son caractère occulte et de son fantastique attirail de sorcellerie, est devenue la chimie. Les merveilles de la physique électrique ont commencé par les grenouilles

de M^{me} Galvani. Aujourd'hui M. Alphonse Bué nous fait pressentir, par l'exposé de ses théories et par les cures dont il nous donne de si surprenants exemples, que l'on peut rétablir l'équilibre des forces vitales, guérir et prolonger l'existence humaine, en actionnant par une volonté ferme, persévérante et soutenue, au moyen de passes magnétiques et d'impositions de mains, l'ensemble du réseau nerveux. Il me semble que les savants dignes de ce titre, les naturalistes, les physiciens, les physiologistes, et notamment messieurs les médecins, pourraient, sans déroger, porter une attention éclairée et affranchie de toute idée préconçue à ces nouvelles expériences.

De grandes découvertes les attendent, car nous sommes ici en face d'horizons inexplorés.

CAMILLE FLAMMARION.

(Extrait du *Voltaire* du vendredi 3 mars 1882).

La vie et la santé ou la Médecine est-elle une Science ? 1 vol. in-18, par A. BUÉ, prix, 2 fr. 30, port payé.

PIERRES LANCIÉES PAR DES MAINS INVISIBLES. ⁽¹⁾

Depuis deux mois une série de faits étranges, analogues à ceux de Tabanac, de Poitiers et de tant d'autres lieux, surexcite les imaginations et jette la stupéfaction dans notre contrée. La police, la gendarmerie, aidées de centaines d'hommes de bonne volonté, alertes, vigoureux, après des recherches, des investigations persévérantes ont dû renoncer à en découvrir les auteurs. La population de deux cantons est dans l'émoi. Les esprits forts à qui on demande la solution du problème restent bouche bée ou ne hasardent que des explications saugrenues. Personne ne semble soupçonner la cause agissante, celle qui se manifeste dans tous les cas, identique, c'est-à-dire les êtres invisibles qui vivent, s'agitent en foule autour de nous et constituent le monde spirite.

Voici la relation succincte de ces faits d'après divers articles de l'*Union libérale de Tours* et du *Journal d'Indre-et-Loire*.

Une grêle de pierres s'abat depuis 60 jours sur la ferme de la Lionnière, près Montbazou (Indre-et-Loire). Cette ferme, située en plaine, complètement isolée et à découvert est reliée aux grandes

(1) Le mois passé, cette relation des faits n'a pu être insérée, la revue étant imprimée.

voies par deux chemins de traverse boueux qu'on ne peut parcourir sans être vu. Un maigre bouquet de bois s'élève à peu de distance et pourrait seul abriter des malfaiteurs ; mais ce bois, comme on le verra plus loin, a été l'objet d'une surveillance toute spéciale et très-rigoureuse. Les pierres commencent à tomber au crépuscule et leur chute dure jusqu'au matin. Ce sont des silex lavés, polis qui proviennent du lit d'un ruisseau voisin. Elles tombent dru, nombreuses, semblent venir de 300 mètres de distance et de toutes les directions. Leur choc laisse sur les murs et les portes de la ferme des traces profondes. Elles n'ont cependant jamais blessé personne et paraissent avoir pour but d'effrayer plutôt que de nuire sérieusement.

Le garde-champêtre et les gendarmes de Montbazou se sont embusqués pendant bien des nuits autour de la Lonière sans rien découvrir. Ces pierres les atteignaient, au milieu de l'obscurité, jusque dans leurs retraites cachées. Un gendarme juché sur le toit de la maison a été frappé à l'épaule, faiblement il est vrai. Puis des battues ont été organisées avec le concours des gens de la ferme et des habitants des environs. Près de cent personnes, groupées sur ce point, furetaient dans tous les sens. Des fagots de paille étaient disposés ça et là et rapidement allumés à la chute des premières pierres. On n'a rien aperçu de suspect. Pendant ces allées et venues les projectiles n'ont cessé de siffler aux oreilles des investigateurs. Les gendarmes du canton, les gardiens de la poudrière du Ripault, tous ces braves gens, surexcités par les quolibets de la population et sous le coup du ridicule, dont cette aventure les couvre, ont tout fait pour obtenir un résultat, s'embusquant dans le petit bois, battant jusqu'au plus petit buisson, jusqu'à la moindre motte de terre, toujours infructueusement.

Des étrangers, de nombreux curieux sont intervenus ; des sceptiques vantards et tapageurs ont cru qu'ils n'avaient qu'à paraître pour trouver la solution. La déception a été générale. Le *Journal d'Indre-et-Loire* raconte l'aventure d'un M. B..., matérialiste endurci qui, entendant les pierres fendre l'air autour de lui, battit précipitamment en retraite et en reçut une bien appliquée au bas des reins.

Une nuit le petit berger qui couche dans une salle basse de la ferme sentit une main vigoureuse lui serrer la gorge dans l'ombre. On accourut à ses cris. Le cou de l'enfant portait des traces de

strangulation, mais on ne vit personne. C'est le seul cas domma-geable qu'on puisse signaler.

D'autres phénomènes que les journaux n'ont pas encore mentionnés et qui m'ont été révélés par de nombreux témoins se produisent sur d'autres points.

Les habitants de la ferme des Fontaines, commune de Rouziers, sont réveillés presque toutes les nuits par des bruits singuliers et variés. Tantôt c'est le bruit d'un charriot pesamment chargé. On entend le cahotement des roues dans les ornières, le choc des fers sur les cailloux, des claquements de fouet prolongés. Les murs de la ferme tremblent comme au passage d'un lourd véhicule.

Tantôt ce sont des airs de danse, des sons de violon accompagnés de trépiègements, de bruits de souliers ferrés frappant le sol en cadence. Quelquefois on entend dans le puits de la ferme comme la chute de corps lourds au contact desquels l'eau clapotte et rejaillit bruyamment. Or, jamais on n'a pu discerner la cause de ces bruits. En vain les gens de la ferme, renforcés de leurs voisins, se sont-ils apostés la nuit, en vain ont-ils usé de tous les stratagèmes, ils en sont encore pour leurs frais d'imagination. Le régisseur, M. Ronnin, depuis peu dans la contrée, assure qu'en Vendée il entendait les mêmes bruits, les mêmes sons. Cet homme ne serait-il pas le médium, cause inconsciente de ces phénomènes.

A Rochecorbon, canton de Vouvray, il se produitaussi quelques faits de même nature, mais les victimes de ces mystifications, en butte aux railleries des ignorants ont fini par garder le silence.

Ces manifestations simultanées, qui toutes ont lieu à peu de distance de notre ville, auront-elles le privilège d'arracher la population tourangelle à son indifférence, à son apathie. Je n'ose le croire ! Les positivistes et matérialistes de toutes nuances ont pourtant là de belles occasions d'expérimenter. C'est le cas de leur « dire : « Vous réclamez des faits, en voilà ! Ils sont nombreux, « persistants. Expliquez-les donc par vos méthodes et vos doctrines ! » Mais en vain. On ne peut rien obtenir de ces gens-là. Ils se retranchent derrière des allégations vagues. « Ce sont des farceurs, disent-ils, on n'a pas bien cherché ; on finira par les découvrir. » Or pas plus qu'à Cabanac, Poitiers, Cussay, Chinon et cent autres lieux ; pas plus que rue des Grés en plein Paris, on ne trouvera rien. Et quand les faits auront cessé, le silence se fera et l'oubli étendra son lourd manteau sur ces événements sans que nos sceptiques aient rien appris, rien deviné ?

LÉON DENIS.

Comment il faut entendre l'Égalité de l'homme et de la femme

L'humanité pourrait être comparée à un arbre immense à double tronc et à double sexe, dont les branches enlacées amoureusement, se féconderaient par toutes leurs cellules et porteraient suspendus à leurs rameaux multiples, au milieu de feuilles verdissantes et jaunissantes, incessamment renouvelées par le jeu de la vie et de la mort, des fleurs toujours fraîches et des fruits mûrs en toute saison.

Qu'on me pardonne cette comparaison qui ne manque ni de poésie ni de *préciosité*, mais dont on peut contester la justesse en ce qui concerne notre humanité si barbare encore, si désordonnée, si mal aimante et si peu solidaire. Aussi ai-je mis la chose au futur conditionnel et ai-je voulu peindre une humanité idéale et telle qu'on peut la rêver à l'état d'harmonie. Mais si nous sommes loin de l'état d'harmonie, nous pouvons l'entrevoir idéalement et prendre le chemin qui doit nous y conduire. Ce chemin nous est tracé d'avance par les principes éternels de justice, de liberté, d'égalité, de fraternité sociale et nous savons, de science certaine, que chaque pas que nous faisons dans la réalisation et la pratique de ces principes nous rapproche du but que nous cherchons.

Il n'y a pas de justice, là où la loi n'est pas égale pour tous. Or l'égalité sociale de l'homme et de la femme, généralement admise en principe dans notre civilisation chrétienne, est loin d'être réalisée dans les mœurs, dans les lois et dans les institutions de notre pays. Il y a là une conquête à faire, à laquelle la génération dont je suis fut conviée il y a déjà plus d'un demi-siècle par le mouvement St-Simonien. Sans m'être jamais inféodé à aucun système, je me suis toujours rattaché, par ce côté, à tous ceux qui tendaient à l'amélioration sociale des classes pauvres et à celle de la femme si longtemps opprimée par le règne de la force brutale.

Mais tout en réclamant l'égalité des deux sexes devant la loi civile, j'ai toujours redouté l'intrusion, dans les esprits, de ces théories émancipatrices qui, sous prétexte de liberté, tendaient à la confusion des deux genres, le masculin et le féminin, et aboutissaient, soit à *lommasser* la femme et à lui ôter son prestige de grâce féminine, soit à la décharger de ses *devoirs* en lui attribuant des *droits* qui, pour avoir été de tout temps le privilège des hommes,

n'en sont pas moins des déviations regrettables, des vices, des immoralités, qu'il faut bien se garder de généraliser en les étendant à l'un et à l'autre sexe.

Je crois à l'égalité physique, intellectuelle et morale de l'homme et de la femme ; mais je sais en même temps qu'il n'y a pas identité de fonctions entre les deux sexes, et cela, pas plus dans le domaine intellectuel que dans le domaine physique. C'est seulement dans le domaine moral, je veux dire, dans le sanctuaire de la conscience que l'unité se fait et que les sexualités disparaissent. Il n'y a pas une conscience mâle et une conscience femelle. La loi morale est la même pour l'homme et pour la femme, d'où la réciprocité des droits et des devoirs dans la différence des fonctions.

Je pose donc en principe que, de même que dans la nature physique l'organe mâle et l'organe femelle sont également nécessaires à la transmission de la vie et à la propagation de l'espèce, de même dans les sociétés humaines, le concours intellectuel de l'un et de l'autre sexe sont nécessaires à l'harmonie des rapports et au progrès social.

Il suffit de partir de cette donnée pour vouloir que la femme soit, comme l'homme, appelée à s'abreuver à toutes les sources de la connaissance, et mise à même d'exercer toutes ses puissances, toutes ses énergies, sous la protection des lois qu'elle aura, comme l'homme, librement consenti ou contribué à établir. Mais il faut, bien entendu, qu'en reconnaissant à la femme tous les droits de la personne humaine, on lui en impose, par contre, tous les devoirs. Le premier devoir de la femme découle des fonctions qu'elle remplit, de par la nature, dans la famille, et dans la vie de l'humanité, sous peine de vouloir la destruction de la famille, et par suite, celle de l'espèce, il faut que la femme conserve les bonnes mœurs et se consacre à l'éducation de l'enfance. La Société, en élevant la femme à l'égalité civile devra lui interdire de faire métier de ses charmes. La prostitution sera inscrite dans le code pénal comme un délit honteux et puni de peines infamantes, et nous croyons que ce ne serait pas trop demander que de vouloir qu'on frappe de la perte d'une partie de leurs droits civils ceux et celles qui s'en rendraient habituellement coupables. — Je dis *ceux et celles* car l'homme aussi doit être puni comme complice dans les actes de prostitution...

Mais laissons ce sujet qui nous entraînerait trop loin, et ne parlons ici que des différences qu'on remarque entre l'homme et la

femme au point de vue intellectuel. Eh bien, il y a ce fait d'expérience qui résulte du témoignage de l'histoire de tout le passé de l'humanité, c'est que la création originale de l'idée est une fonction masculine. Il en a été du moins ainsi dans le passé. En sera-t-il toujours ainsi ? Je l'ignore. Mais n'y a-t-il pas eu certaines exceptions qui permettraient de reconnaître, chez quelques femmes d'élite, cette propriété de fécondation intellectuelle qui consiste à créer des idées nouvelles ou à inventer des conceptions, des systèmes, des synthèses logiques qui n'existaient pas auparavant pour l'esprit humain ? C'est à rechercher. En tous cas, je ne prétends tirer de ce fait, s'il doit être considéré comme acquis, aucune conséquence qui puisse nous autoriser à affirmer l'infériorité naturelle et radicale de la femme, au point de vue de l'intelligence. Alors même qu'il serait vrai que l'embryogénie, la création du germe n'est pas plus sa fonction dans la vie de l'esprit que dans celle du corps, son rôle social n'en serait pas amoindri le moins du monde. La vulgarisation des idées, l'éducation, l'enseignement, et tout le domaine du sentiment où elle est si supérieure à l'homme, lui laissent encore la meilleure part. Tout ce qu'il nous est permis d'affirmer, c'est que jusqu'ici les grandes découvertes faites dans le domaine de la science, de la philosophie et de l'art sont dues à des intelligences masculines. Mais nous savons aussi que le règne de la force aux mains du mâle a pesé lourdement sur les cerveaux féminins. Ce règne, en y maintenant les ténèbres, a pu y stériliser les sources de l'idée. L'oppression a duré de longs siècles et dure encore pour les neuf dixièmes de la population féminine du globe. Il sera permis d'espérer d'autres résultats d'un milieu vraiment humain où les deux sexes seront élevés avec les mêmes soins et où les facultés de la femme pourront s'épanouir librement comme celles de l'homme et s'appliquer aux mêmes sujets d'étude. Ce milieu social n'est qu'à son aurore, mais notre république commence à entrer dans cette voie où la grande république américaine l'avait précédée, et il est permis d'espérer qu'elle ne s'arrêtera plus en si beau chemin.

Le principe de l'instruction égale pour les deux sexes étant admis, il restera à la distribuer d'une façon plus rationnelle aux jeunes hommes comme aux jeunes filles, et à donner, à l'éducation des cœurs et des consciences, des soins qui leur ont généralement manqué jusqu'ici.

Tout est à faire pour ce qui concerne le relèvement des mœurs

et l'anoblissement des caractères. Ce qu'on ignore le plus de nos jours, c'est le gouvernement de soi-même et la bonne conduite de la vie. Le respect de la personne humaine doit être également recommandé aux deux sexes, mais ce qu'il faut surtout inspirer à la femme par l'éducation, c'est le respect de sa propre personne. On ne respecte que ce qui est respectable, et, pour être respectable, il faut d'abord se respecter soi-même. D'une autre part, il faut que la loi sociale impose à l'homme le respect de la femme, toutes les fois que la femme voudra elle-même se faire respecter.

Espérons qu'on verra bientôt nos législateurs tourner leurs regards de ce côté et s'appliquer à nous faire des générations mieux armées pour le développement de la vie morale. Y réussiront-ils en l'absence de tout idéal religieux ? Nous ne le pensons pas. Qu'ils aient du moins la gloire de l'avoir entrepris ! Leurs successeurs, moins préoccupés de lutter contre l'obscurantisme et les traditions encombrantes du passé, feront le reste. Ceux-là, espérons-le, trouvant le terrain déblayé, sauront sans doute reconstruire en s'inspirant de l'idéal nouveau. Mais en attendant, serait-ce se montrer trop exigeant que de demander aux personnes qui ont déjà dans l'âme les germes de l'idéal nouveau, des mœurs plus pures, et une moralité plus grande, qu'on n'est en droit de l'espérer de celles qui ne connaissent que les dogmes irrationnels du passé, ou qui n'y croyant plus, n'ont rien su mettre à la place, et ignorent Dieu, la vie immortelle et la présence de nos morts aimés au milieu de nous ?

Ch. FAUVETY.

FAITS DIVERS.

M. le Dr de Ste-Marie, nous écrit ce qui suit : Avec ses amis, il a réorganisé le groupe spirite, à Agen ; le Médium Honorine que nous avons eu à Paris, est à Agen, à demeure fixe, il y donne au groupe spirite des séances de typtologie très accentuées, sans rideaux et en pleine lumière, ce qui suffit au public des séances ; plus tard, avec MM. Ducom et Thomas, le docteur tentera de reprendre tous les faits obtenus à Valence d'Agen dans la demi-lumière.

Le Docteur a amené la fillette près de Montauban, chez des amis où l'on a obtenu avec elle des séances extrêmement remar-

quables ; la pneumatophonie, la reproduction de bruits particuliers tout-à-fait typiques, et enfin, les apparitions d'esprits, incarnés au point d'ouvrir les portes et de donner tous les signes de la vitalité ordinaire ; cela se passait dans une maison, dite hantée depuis longtemps. L'on a eu aussi la typtologie, à la distance de plusieurs chambres et d'un étage entier, tout ce qui est suffisant pour détruire la théorie du psychisme.

Honorine, d'après le docteur, cumule les 5 qualités rares suivantes : Typtologie — Pneumatographie — Pneumatophonie — Apports — Evocations ou matérialisations.

— La *Presse des Charentes* écrit ceci : « Dans certaines parties de notre arrondissement, nouvelle apparition du phylloxera sur les vignes, et nouvelle réapparition du spiritisme sur les hommes. On nous cite une petite commune, où cette dernière épidémie compte, dans les deux sexes, de nombreux adhérents, dupes et victimes. Décidément, trop d'esprit par le temps qui court ».

Le *Progrès de Saintes* s'est empressé de reproduire cette insanité. « S'il y a trop d'esprit par le temps qui court », on ne s'en peut apercevoir en lisant la *Presse des Charentes*, brave journal qui pratique on ne sait pourquoi, à propos du spiritisme, et comme s'il en avait souffert, le *manet altà mente repostum* de Virgile.

— En Algérie, M^{lle} ***... a créé sur l'impulsion des Esprits qui se communiquent à elle, un asile pour les enfants abandonnés, sans distinction de culte ; elle a des musulmans, des juifs, des protestants et des catholiques ; c'est la charité spirite inspirée par nos guides spirituels ; l'état lui confie bonne partie de ses orphelins, et en plus du payement de leur entretien mensuel, il lui a fait accorder une subvention par le Conseil général. Le Conseil municipal la subventionne aussi, parce que notre S. E. G. continue l'œuvre de dévouement, tel que la pratiquait jadis St Vincent de Paul. A qui voudrait seconder cette demoiselle, nous donnerions le nom et l'adresse de celle qui honore le spiritisme et sait le rendre respectable.

— Le *Deutsche Zeitung*, dans son n° du matin, 3.486, raconte que, Helma Tchazky, fillette de 19 ans, a tenté de se suicider 4 fois depuis l'âge de 14 ans ; cette enfant ne connaît pas sa famille, elle possède une physionomie très curieuse ; il lui manque le bras droit, et ses yeux, couleur vert de mer pendant le jour, deviennent phosphorescents dès qu'il fait nuit, d'une manière désagréable.

Malade et à l'hôpital, elle se jeta par la fenêtre du 1^{er} étage, sans

se faire de graves blessures ; à peine sortie de cette maison, elle se précipitait dans le Danube dont elle fut retirée saine et sauve. Le journal ajoute que, à Pesth, elle servait de médium à une spirite, et que ses allures prouvaient qu'elle devait avoir cette faculté.

Cette monomane a voulu s'empoisonner avec du phosphore, et elle a essayé de se pendre ; elle disait au commissaire de police, avec sa voix sonore, mais avec tristesse : « Je ne peux pas vivre et on m'empêche de mourir ; que faut-il donc que je fasse, répondez?... Cette malheureuse fille a été confiée à l'hôpital Rochus. Malheureusement, elle ne sait rien faire ; s'il eût pu l'employer, l'un de nos amis, M. O... l'eût recueillie chez lui, à Paris, mais elle ne peut être employée à un travail quelconque. M. le D Grunhüt, de Buda-Pest, avait bien voulu servir d'intermédiaire entre M. O. et Helma-Tchazky.

— *M. A. L. Sardou*, père de l'Académicien, nous donne des détails bien intéressants sur l'origine du spiritisme à Paris ; il nous promet, ce vénérable octogénaire, un article sur les origines de notre Société ; nous serons heureux d'insérer ce qu'il voudra bien nous envoyer.

— *M. E. Droguet*, nous écrit de Guelma, que les exigences de la vie matérielle empêchent les adeptes, fort nombreux dans cette cité, de se réunir comme autrefois pour obtenir des communications intéressantes ; ils ne peuvent s'astreindre à des réunions régulières.

Nous regrettons que nos F. E. C. de Guelma ne mettent pas en acte, ce qui leur est donné par l'enseignement des esprits ; être adhérent, c'est beaucoup, mais convaincre autrui, c'est encore mieux, et c'est bien remplir la mission que l'on a acceptée sur cette terre.

— *M. Sauvaget*, médium guérisseur, dans la Charente-Inférieure, nous écrit que, dans sa localité, il y a une école importante, et à sa tête, un maître instruit et 4 sous-maitres, tous amis du progrès ; il leur parle de magnétisme, de spiritisme, leur prête la revue spirite et les volumes qui traitent de ces questions ; il les a surtout convaincus par les guérisons, à l'aide de passes sur des fiévreux à cas compliqués, sur des névroses et autres maladies traitées gratuitement.

Ces professeurs ont modifié profondément leurs croyances anciennes ; ils disent, aujourd'hui, que le spiritisme est appelé à

devenir la croyance générale, puisqu'elle est la plus rationnelle.

Le curé voulait détruire l'influence de M. Sauvaget, qu'il invectivait et cherchait à déconsidérer ; quelque temps après, ce curé était condamné par contumace, à 10 ans de surveillance pour attentats à la pudeur.

— M. D. *** nous écrit, de Dijon : A notre groupe, une personne fort honorable gênait toutes les manifestations ; le fluide qui s'échappait d'elle était réfractaire et en opposition aux autres fluides. Les esprits déclarèrent que cette personne ne pouvait se mettre à la table, ce qui l'engagea à se retirer ; cependant, on ne peut être contrarié d'une réflexion si juste en elle-même, et nous connaissons des messieurs et des dames qui se sachant réfractaires à l'obtention des phénomènes, restent dans la salle comme assistants passifs, laissant aux esprits le pouvoir de se manifester à l'aide des fluides actifs.

— M. Auguste Riblet, voulait nous envoyer quelques notes sur les résultats obtenus dans les cercles spirites de Florence ; ses occupations trop nombreuses l'en ont empêché. Parmi les phénomènes dont il a à nous parler, il cite ceux que produit la sœur de Gino (Gino ce médium illettré, a écrit un volume de vers, digne du Dante, sous l'inspiration des esprits), qui, invitée par un Esprit à se mettre au piano, a joué et joue encore les morceaux les plus étourdissants de Beethoven, Mendelsshonn, etc., avec la maestria des Thalberg et des Prudent ; cette jeune fille, n'avait jamais fait une gamme dans sa vie actuelle. Dans le passé, elle dut être une grande artiste.

— La Bibliothèque de l'Union spiritualiste, à Liège, demande aux auteurs spirites de vouloir bien envoyer des volumes de leurs œuvres ; les donateurs feront un acte fraternel, ils seront inscrits sur le tableau des bienfaiteurs de la Société et le journal le *Phare* donnera la liste des dons qui lui seront adressés, 33, quai St-Léonard, à Liège, Belgique.

— M^{me} Olympe Audouard, toujours dévouée à notre cause, a donné cette hiver à la salle des Conférences, Boulevard des Capucines, à Paris, sur le spiritisme, une série de conférences très-écoutées et suivies par un auditoire nombreux. Le jeudi 6 avril, elle a traité ce sujet : Les spirites sont-ils des fous ? — Les matérialistes sont-ils de vrais savants ? Leurs preuves, — les nôtres, —

résultats des croyances matérialistes, — résultat des croyances spirites, — les médiums, — diverses manières de converser avec les Esprits, — un coup-d'œil sur la vie d'outre-tombe.

Tous nos compliments à la courageuse et aimable conférencière.

— A ceux qui s'intéressent au spiritisme, nous recommandons, particulièrement, le journal liégeois maintenant dans sa dixième année d'existence, qui compte parmi ses collaborateurs des savants consciencieux : LE MESSAGER, journal international spirite et magnétique qui paraît tous les quinze jours par livraison de 8 pages. Abonnement 3 fr. par an, franco pour la Belgique ; 5 fr. pour les pays étrangers faisant partie de l'Union postale. Envoi gratuit du numéro spécimen. S'adresser au Bureau du journal, rue Florimont, n° 37, Liège.

— *M. Cazelles Jean*, nous dit que, à Fénouillet, le curé fait aux spirites de cette localité une guerre acharnée ; tous les moyens lui semblent bons. Le groupe qui était très important, s'est égréné, car bien des membres sentaient miner leur position, et la paix de leur famille, par les agissements de celui qui a la prétention de représenter Dieu sur la terre ; néanmoins, quelques-uns restent fidèles au poste, et défendent la doctrine avec une ardeur qui ne s'est jamais démentie. Honneur au groupe de Fénouillet qui s'occupe de l'amélioration des Esprits malheureux.

— *M. J. Leruth*, l'auteur de *Correspondance entre un Pasteur évangéliste et un spirite*, nous écrit qu'il offre à l'œuvre des conférences, 50 exemplaires de cette brochure remarquable, dont le prix est 0 fr. 60. — En même temps, notre F. E. C. M. Leruth, nous envoie le dessin d'une salle de conférence que le groupe de Poulseur a installée convenablement, et uniquement destinée au spiritisme ; cette salle est carrée, elle a 50 mètres de superficie. Au fronton du monument on a placé deux mains enlacées et au-dessous : *Hors la charité point de salut*. Sur la façade, on a tracé, en grands caractères : *Groupe spirite l'Espérance*, et au-dessus, la branche de vigne, telle qu'elle est sur le livre des Esprits. Tout le long du toit de la façade, se lisent ces inscriptions : *Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité. — Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse : Telle est la loi.*

M. Henrion a donné dans cette salle, le 19 mars, une conférence sur « La religion dans le passé, le présent et l'avenir ; » un auditoire nombreux l'a écouté avec recueillement.

— M. François Vallès, inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées, président honoraire de la Société scientifique d'études psychologiques, a reçu, à Béziers, bonne partie des spirites de la contrée ; à partir du 14 avril, notre vénérable ami fera des conférences à Maraussan, à Sauvian, à Béziers, à Salles-d'Aude, etc., etc. Nous remercions vivement M. F. Vallès, qui, après une vie de travail si glorieusement remplie, s'occupe des humbles, et quitte sa retraite pour leur bien apprendre ce que c'est que le spiritisme.

— M. Laussel, de Pont St-Esprit, nous affirme, comme l'ont fait tous les journaux du Gard, que, aux environs de Barjac et de St-Julien de Peyrolas, commune de St-Paulet, un vieux brave homme et sa femme, nommés Guigne, voient chaque nuit, depuis 20 ans, leur mobilier bouleversé, les draps du lit soulevés, des phosphorescences s'élever en l'air, et lorsqu'ils veulent constater ce que peuvent être ces lueurs, il sont frappés ; la trace violente des coups reste sur le corps, ce qui exclut toute illusion. C'est en vain que les Guigne ont fait dire des messes et exorciser leur maison, payé les destructeurs de revenants, rien n'y a fait et tout suit son cours habituel ; nos amis de Pont-St-Esprit s'occupent de ce cas, avec appréhension, car leur médium a été rudement bousculé à la première recherche de ces curieux phénomènes. Les études continuent.

CE QUE DEVINT UN AVOCAT ANTI-SPIRITE.

Un jeune stagiaire, nommé Léon Miller, qui se destinait au barreau, désireux de se faire une réputation, résolut d'exercer ses talents en donnant à New-York une série de conférences sur un sujet qui attirerait l'attention du public sur sa personne ; toutes réflexions faites, il commença une campagne contre le spiritualisme, en dévoilant les prétendues manifestations des esprits, en les couvrant de ridicule.

Pendant plusieurs semaines, ses lectures furent très-courues ; ses discours étaient portés aux nues par la presse, pendant que le clergé, les prônait dans la chaire et colportait adroitement ses prospectus.

M. Miller, étant après tout un orateur de talent, disert et entraînant, cette attaque contre le spiritualisme fit du bruit dans la cité de New-York. Il arriva un fait sur lequel on n'avait pas compté : M. Miller devint subitement « *médium parlant* » ; au beau milieu d'une période oratoire et d'une sortie des plus vives contre le spiritualisme il fut *entrancé*. Comme le prophète Balaam venu pour maudire Israel et qui ne put prononcer pour les Juifs que des bénédictions, sa bouche ne proféra plus que de bonnes paroles ; il prophétisa le triomphe inévitable de la cause, qu'il avait jusque-là si vivement combattue.

En finissant ce discours improvisé, qui le laissa pour le moins aussi abasourdi que son auditoire, le jeune orateur rentra chez lui pour recueillir ses idées et se livrer au repos ; toute la nuit il fut éveillé par des « coups frappés » et assailli par des voix appartenant à des êtres invisibles, qui le reprenaient tendrement sur sa perversité passée ; ces voix lui révélaient la présence consolante d'esprits chéris et aimants, qui le sollicitaient d'accomplir le devoir solennel d'expiar ses erreurs passées, en proclamant bien haut les vérités du spiritualisme. Ce changement accablant le laissait très perplexe, lorsqu'il reçut d'un homme dont le nom et l'existence lui étaient inconnus, le dessin d'une tête de femme que l'étranger prétendait avoir exécuté dans l'état de *trance*, et dans l'obscurité la plus complète. L'artiste déclarait qu'il ne connaissait aucunement cette dame, qu'il ignorait également pourquoi il devait donner ce portrait à M. Miller ; en cela, il ne faisait que se conformer aux recommandations de l'esprit qui le lui avait fait dessiner.

M. Miller demanda le nom de l'artiste et apprit que c'était un Monsieur Rogers, de Columbus, Ohio, qui ignorait complètement l'art du dessin ; médium mécanique ou automatique pour la reproduction des portraits des esprits des défunts, des centaines de spécimen lui avaient été réclamés, ils avaient été reconnus par les parents étonnés.

M. Rogers était souvent instruit par les esprits des noms des personnes auxquelles il devait envoyer les portraits ; sous une recommandation de ce genre, il avait présenté à M. Miller un dessin que ce dernier reconnut, comme la représentation on ne peut plus fidèle des traits d'une sœur chérie, dont il n'y avait pas de portrait existant. La ressemblance était si frappante, que les amis de cette jeune personne, aussi bien que son frère, ne purent s'y méprendre à première vue ; les renseignements les plus minutieux qu'on prit

sur la manière dont ce portrait fut obtenu vinrent corroborer le dire de l'artiste.

Un grand nombre de cas concernant le même médium, plus merveilleux que le sien, furent portés à la connaissance de M. Miller ; la réputation de M. Rogers, comme dessinateur des formes des habitants de l'autre monde, s'affermir davantage, et M. Léon Miller devint un champion remarquable et convaincu des vérités du spiritualisme, et de la communication des morts avec les vivants.

Le résultat le plus clair de ce changement de front, pour le conférencier, fut qu'au bout de quelques séances le vide se fit autour de sa chaire, l'auditoire diminua à raison de quatre-vingt-dix pour cent ; néanmoins, il eut la joie du cœur, la tranquillité de la conscience et constata le progrès manifeste de son style. Autre conséquence non moins curieuse : à peine fut-il connu que M. Miller était devenu spiritualiste et médium, qu'il était assisté par une sœur bien-aimée, que les bigots lui retirèrent leur appui ; le clergé l'oublia dans ses sermons, ne distribua plus ses prospectus, la presse ne lui fit plus de réclames, elle cessa d'annoncer ses conférences et de lui consacrer dans ses colonnes de longs et élogieux comptes-rendus.

C'est à cette époque, en 1853, qu'une attaque virulente et scandaleuse, dirigée par la presse publique contre le juge Simons, engagea ce dernier à résigner les fonctions qu'il avait remplies si noblement et à la grande satisfaction de ses concitoyens. Il fit connaître les motifs de cette détermination dans un « Appel au public » simple et digne (voir *History of modern spiritualisme*, page 95). — M. Van-de-Ryst, traducteur.

CONFÉRENCE A SEIGNELAY

2 avril 1882.

Dimanche, a eu lieu à Seignelay la conférence de Madame Rosen, membre de la Ligue de l'enseignement et déléguée par la Société des études psychologiques de Paris. Mme Rosen avait pris pour sujet : « L'éducation devant le dogme et la philosophie, » sujet qu'elle a traité avec clarté et avec logique. Parlant des deux grandes opinions philosophiques qui se partagent le monde,

le matérialisme et le spiritualisme, l'habile et sympathique conférencière a démontré que le matérialisme était la ruine de la famille et de la Société ; avec lui, pas d'éducation morale possible, car il aboutit fatalement au sensualisme. « Du moment qu'il ne reste rien après nous, pourquoi nous contraindre ? Pourquoi ne pas satisfaire notre soif de jouissances ?

« Pourquoi ne pas nous livrer à nos mauvais penchants naturels ? Le spiritualisme, au contraire, relève l'âme et l'ennoblit ; il est la source de pures joies dans la famille, puisqu'on espère retrouver plus tard les personnes que l'on a aimées ici-bas. Il facilite l'éducation des enfants d'où dépend l'avenir de la patrie.

« Cette éducation, cet avenir, sont surtout entre les mains de la femme qu'il faut instruire et arracher au joug du dogme et de la superstition. »

Abordant ensuite un autre ordre d'idées, madame Rosen a dit que les plus petites causes, entre les mains d'hommes instruits et chercheurs, produisent les plus grands effets. Elle a cité Papin trouvant la vapeur parce que le couvercle de sa marmite s'était soulevé, Edison amené à la découverte du téléphone, après avoir allumé son cigare dans son chapeau. Enfin elle a terminé par ces mots : Il s'est produit de nos jours des phénomènes étranges, des manifestations d'un monde inconnu au monde visible. Que tous les hommes de bonne volonté cherchent, examinent, se mettent à l'œuvre et des découvertes étonnantes viendront récompenser de leurs efforts les chercheurs laborieux et infatigables.

Quatre cents personnes au moins ont écouté avec l'attention la plus soutenue la parole ardente et convaincue de Mme Rosen dont l'exemple, espérons-le, trouvera des imitateurs.

DOROTHE (Emile).

NOTA. — Le 1^{er} avril, à Seignelay, les spirites de cette ville se réunissaient dans un banquet fraternel, avec ceux de Beaumont, de St-Sulpice, de Briennon l'Archevêque ; M. Dorothe (Emile), qui présidait ce repas fait en souvenir d'Allan Kardec, est un vieux lutteur qui cherche le progrès en tout, qui veut l'instruction et la moralisation à la base de la Société. Son jeune fils, âgé de 13 ans, a communiqué spirituellement ce jour-là, avec ses aînés en spiritisme, dans cette réunion où se trouvaient des médiums psychographes, et des dormeurs spiritualisés et parlants.

Repas. — Discours pratique par E. Dorothe, — communication

par les médiums, — conseils par Mme Rosen, — tout a fait de cette soirée du souvenir, une fête du cœur bien réelle et bien sentie.

Nous irons bientôt faire une conférence au bénéfice de la bibliothèque populaire de Seignelay, et le nom de J. Guérin, celui de Roustaing n'y seront pas oubliés; ce sont eux qui fondent les conférences.

M. Lessard, de Nantes, a donné, au Mans, une conférence bien réussie, devant un nombreux auditoire; puissent ces exemples encourager de vaillants orateurs à entreprendre une campagne de propagation spirite.

Les possédée d'Albon. Un bienfaiteur de l'humanité

Il y a quelque temps, une panique se manifestait à Albon, canton de Marcols (Ardèche), et à cette occasion le *Journal de Valence* (numéro du 26 janvier dernier), publiait les lignes suivantes :

« Ces jours derniers, de nombreuses jeunes filles travaillant dans deux fabriques différentes, ont été prises subitement de spasmes nerveux extraordinaires qui, depuis lors, se renouvellent fréquemment, et se traduisent par des contorsions désordonnées, des incohérences de langage et des cris qui présentent, dans les moments de crise, tous les caractères d'une démente que la science médicale, paraît-il, n'a pu encore définir d'une manière certaine.

« Ce mala atteint aussi de pauvres enfants de cette localité, qui font peine à voir.

« Tout le monde est consterné; nombre de familles sont désolées, et l'on craint que le mal s'étende encore dans le pays.

« Les autorités ont cru devoir prendre certaines mesures de précaution, parmi lesquelles celle de ne laisser pénétrer ni sortir personne de ce village, qui est en quelque sorte mis en quarantaine. »

« Ce que nous disions était parfaitement exact. Une maladie bizarre, terrible, contagieuse, sévissait à Albon : cela n'était que trop vrai. L'épidémie notamment s'était abattue sur la filature de deux honorables citoyens, MM. D... frères, 15 ouvriers et ouvrières étant atteints de cette maladie, les ateliers ressemblaient à des salles de la Salpêtrière. Plusieurs médecins furent appelés; on ordonna des remèdes, on isola les malades, rien n'y fit. MM. D.... se désespéraient. Et pendant ce temps-là, savez-vous ce que faisaient les cléricaux ? Ils s'emparaient de la situation pour en

faire retomber la responsabilité sur ces honorables industriels, républicains cela va sans dire. « Des républicains s'écriait en chœur la gent clérico-réactionnaire, mais voilà la cause du déchaînement du fléau ? etc. »

Cependant cette maladie mystérieuse, rebelle à tous les soins et dont, on le voit, MM. les cléricaux prenaient assez gaîment leur parti, puisqu'ils y trouvaient prétexte à déverser leur bile sur des républicains, cette maladie disons-nous, devait être mâtée, domptée, guérie radicalement en 48 heures. Une providence (pas cléricale, celle-là) tenait en réserve un sauveur à ceux et celles qui en étaient atteints. Ce que n'avaient pu faire ni les messes, ni les neuvaines, un brave docteur, M. J. Sabatowski, demeurant à Paris, 47, rue des Ecluses-Saint-Martin, l'a fait. La guérison des malheureux jeunes gens a été à la fois si prompte et si complète qu'en vérité cela tient du prodige.

Ce docteur est Polonais comme son nom l'indique : il était venu au 4 septembre se mettre à la disposition de la France et de la République qu'il a servies dans le corps des francs-tireurs de Paris. A Chateaudun, il fut blessé, décoré de la médaille militaire et proposé pour la croix au combat d'Ablis. C'est plus encore qu'un talent, c'est un cœur.

M. Sabatowski, dans la circonstance qui nous occupe, s'est rendu à ses frais de Paris à Albouy, où il a appliqué aux malades un traitement dont seul, paraît-il, il connaît le secret, et qui a parfaitement réussi comme on l'a vu. Puis il est reparti, toujours à ses frais, n'ayant rien voulu accepter ; mais du moins emportant la reconnaissance de toute une population.

M. Sabatowski a opéré avec un remarquable succès sur 15 sujets atteints de l'épidémie histéro-choréique, contagieuse par imitation.

Qu'a fait alors la réaction ? Elle s'est rabattue sur ce brave docteur. « Un mécréant, un républicain doublé d'un libre-penseur, avoir l'audace de faire une cure semblable ! c'était l'abomination de la désolation ! »

Voilà ce qui nous a été dit, répété, affirmé.

Quant à nous, nous estimons qu'on ne saurait trop donner de publicité à la conduite généreuse et dévouée du brave docteur Sabatowski. De pareils traits honorent l'humanité, et c'est avec un vif empressement que nous enregistrons celui qui nous est si-

gnalé et dont l'auteur peut être, à bon droit, qualifié de bienfaiteur d'une population entière.»

NOTA. — Ce récit (avec le n° du *Journal de Valence*), nous a été envoyé par notre ami, M. Roman d'Alixan, qui nous priait de voir M. Sabatowski. Après avoir causé pendant une heure avec ce docteur qui nous est très sympathique, nous donnons les conclusions suivantes : M. Sabatowski est un observateur très-judicieux, ami du bien ; ses études l'ont rendu *matérialiste* ; bien plus, il est devenu *profondément athée*, après avoir été élevé dans le catholicisme. Il lui a été *suggéré* pour ainsi dire, d'employer le remède qui lui permet de guérir les personnes atteintes de l'épidémie histéro-choréique, contagieuse par imitation.

Elève jadis, dans le service de M. Lassègue, il a voulu prouver à ce célèbre professeur, qu'il avait la puissance de guérir, en très peu de temps, ces cas étranges qui désespèrent les meilleurs praticiens ; il réussit sur une malade de l'hôpital dont la maladie semblait un problème ; mais les professeurs étonnés, très-tourmentés de cette réussite, lui refusèrent la continuation de ces essais. La malade qui n'avait plus eu d'attaques quotidiennes depuis le remède donné par M. Sabatowski, se sentant de nouveau atteinte après 8 jours, sortit de la clinique de M. Lassègue et se rendit chez le jeune guérisseur qui l'a complètement délivrée de sa terrible maladie. Actuellement, elle est bien portante, nous l'avons vue chez le docteur.

M. Sabatowski a donné sa recette à deux de ses confrères qui l'ont employée sans obtenir de résultats ; or, cette recette fait merveille dès que notre guérisseur l'emploie, avec le *vif désir de faire le bien*. A Albon, sur 15 cas, trois étant réfractaires, il dut les étudier, pour les prendre corps à corps et les vaincre.

Ce docteur athée, fait, par ses soins, d'un cas pathologique, un cas physiologique qu'il guérit ; il ne connaît pas ce qui émane de lui, c'est-à-dire une force réelle, fluïdique, qui agit sous sa volonté, qui sert de véhicule au fluide guérisseur ; son remède sert à ce véhicule et lorsqu'il le donne, il *guérit* ; tandis que si d'autres confrères l'administrent, *il est inefficace* ; cette remarque, nous l'avons faite à M. Sabatowski et elle l'a vivement frappé. *C'est un médium guérisseur sans le savoir.*

Nous recommandons ce jeune docteur aux personnes qui sont atteintes d'obsession, de possession. Cet homme de bien a la puis-

sance voulue pour guérir ce que la science a nommé : L'épidémie histéro-choraïque.

P. G. L.

MATIÈRE ET ESPRIT.

On peut trouver que les recherches physiques ne contiennent pas toute la vérité, même là où elles ont été les plus exactes. On pourra constater qu'ayant omis le côté spirituel dans toutes leurs investigations, leurs conclusions sont erronées dans toute mesure du facteur le plus important qui y entre. On pourra trouver que pour avoir une connaissance parfaite et complète du monde extérieur, on doit aussi étudier le monde intérieur ou spirituel.

Ici nous nous trouvons en face de questions vieilles comme le monde.

Qu'est-ce que la matière ? Qu'est-ce que l'esprit ? La philosophie de la nature repose en dernier lieu sur le fondement de la matière ou de l'esprit. Il n'y a pas de terrain intermédiaire. Le matérialiste part de l'atome qui a en lui-même toutes les possibilités de l'Univers, et hors duquel il n'y a rien. Le spiritualiste remonte aux forces spirituelles, au-delà de la chaîne des phénomènes. Mais qui connaît l'atome, au sujet duquel on fait cette assertion positive ? Qui l'a vu ? Qui l'a senti, tâté, flairé ? Personne. Qui donc connaît cet atome au moyen des sens ? Personne, depuis le commencement des temps ; et cependant les matérialistes affirment avec arrogance que tout ce qui est connu l'est à travers, et par les sens, et que hors de ceux-ci on ne peut connaître, quoi que ce soit. Cependant ils ont dépassé les sens et basé leur système de la nature sur des atomes hypothétiques, dont quelques uns de leurs chefs principaux mettent aujourd'hui en doute l'existence.

La manière par laquelle on est arrivé à la conclusion que la dernière composition de la matière est une composition d'atomes distincts et indestructibles, indique son caractère ingénu et enfantin. Si nous prenons un fragment de matière, nous pouvons le briser en morceaux distincts ; ceux-ci peuvent être divisés à leur tour, et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous atteignons un point où la division est impossible. L'atome est une de ces particules indivisibles, dit le matérialiste. Or, il est évident que cette conclusion est tirée de la conception grossière de la divisibilité de la matière, et de la limitation de l'esprit, qui est incapable de concevoir cette divisibilité pour la division infinie des choses.

Revêtez cet atome des propriétés de la force, ou appelez-le un centre pour la propagation de la force, si cela vous plaît, toutes ces différentes conceptions ne seront que des rêves. Aucune d'elles n'expliquera les phénomènes. Et cependant, quoique la première proposition dans le système matérialiste ne soit qu'une conjecture, ses avocats ne sont satisfaits que quand ils nient l'intelligence, comme force indépendante, et font sortir de l'atome, par un coup de baguette magique, la vie, l'intelligence et la moralité.

Mais une étude faite par d'autres moyens que l'expérience pri-

mitive de la division mécanique, montre que l'atome n'a pas d'existence en tant qu'entité fixe. Le professeur Crookes a démontré que la matière a des propriétés inconnues à la classe actuelle des *scientistes*. Si nous supposons par exemple, qu'on soutire l'air d'un vase clos jusqu'à ce qu'il n'y reste plus que 100 atomes, ces cent atomes ne laissent pas d'espace libre, mais rempliront le vase tout entier. Si vous faites le vide avec plus de soin, et s'il ne reste que dix atomes, ces dix atomes occuperont tout l'espace, et si vous continuez l'opération, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un atome, cet atome seul occupera tout l'espace. Quand un atome atteindra un tel volume, nous pouvons présumer que l'atomiste pourra le diviser plusieurs fois encore et que chaque subdivision remplira à son tour le vase. En un mot, s'il n'y avait qu'un atome dans l'Univers, cet atome remplirait tout l'espace.

Quand la matière est raréfiée à ce point, ou en d'autres termes, quand on élimine la pression, comme dans le vide, de nouvelles propriétés se manifestent; le tangible s'évanouit dans l'intangible et les qualités de la force pure commencent à apparaître. Nous sommes certains que s'il était possible de faire un vide plus parfait encore, de cette matière libérée de la pression, nous verrions surgir des manifestations nouvelles de force ou d'énergie.

Nous verrions la merveilleuse transmutation de la matière en force s'opérer devant nos yeux.

Après avoir vu que les idées d'atome, entretenues par les *scientistes* sont prématurées et simplement conjecturales, et ne peuvent être démontrées, nous trouvons qu'on ne peut définir la matière dont l'atome est supposé être la base. Nous ne pouvons rien savoir de la matière en elle-même, car nous ne pouvons entrer en contact sensible avec elle; nous ne connaissons que des forces manifestées par des phénomènes. La succession des saisons, le retour du jour et de la nuit, la fécondité de la terre, les cieux étoilés, telles sont les manifestations de la matière. La matière nous est révélée ici comme une apparence.

La matière est une expression de la force. A-t-on besoin de se demander si ces phénomènes se créent eux-mêmes?

Les corps deviennent-ils organiques par l'agrégation des atomes? Ou plutôt ne sont-ils pas montés par les forces, qui par leur moyen acquièrent leur expression?

Qu'est-ce que la force? Vient-elle de la matière, ou en est-elle indépendante? Nous trouverons en dernière analyse que la force se résout en mouvement, lequel n'est connu des sens que quand il est exprimé par des phénomènes. Si nous n'étions tenus qu'à expliquer les phénomènes de la matière, pourrions-nous adopter une théorie matérialiste avec plausibilité? Si nous n'étions en face que d'un seul monde, nous pourrions la comprendre, mais nous sommes en face de deux mondes; nous avons constamment devant nous, le monde de la force, de l'esprit ou de la causalité; le causé et l'incausé. Nous ne pouvons admettre que la cause se cause soi-même. Nous pouvons accepter la belle théorie de l'évolution, mais pour autant nous n'avons que la route sur laquelle la causalité a travaillé.

Nous avons les rails de fer sur lesquels la vie a été poussée irrésistiblement. Pourquoi? Dans quel but? Par quel pouvoir? Ins-

tinctivement nous nous tournons vers le royaume des causes spirituelles, car l'homme est un être double, alliant le matériel au spirituel, et par conséquent faisant face à deux mondes. Il ne faut pour le satisfaire rien moins qu'un système de la nature embrassant ces deux côtés des choses.

HUDSON TUTTLE.

Traduit et extrait de la *Psychological review*, numéro de février 1882 par le Dr THURMAN.

UN PRESTIDIGITATEUR ET LE MÉDIUM EGLINTON

(Extrait de l'*Indian Daily News*, de Calcutta, du 26 janvier 1882.)

Monsieur, dans votre numéro du 13 janvier, je constatais qu'il me serait très agréable de trouver une occasion pour assister à une séance de spiritisme, afin de pouvoir, en ma qualité de prestidigitateur de profession, émettre une opinion sur les effets qu'on dit être produits avec l'aide des esprits, et voir, s'il n'y aurait pas moyen d'en donner une explication naturelle.

Cette occasion que je sollicitais, je viens de l'obtenir grâce à la courtoisie de M. Eglinton, médium spirite qui est à Calcutta, et de son hôte, M. J. Meugens.

Je me rendis à cette séance, en sceptique ; j'en suis sorti entièrement incapable d'expliquer, par un moyen naturel, les phénomènes dont j'ai été le témoin. Je donne une courte description de ce qui s'est passé :

J'étais assis dans une chambre brillamment éclairée, avec M. Eglinton et M. Meugens, et placé avec eux autour d'une *teak-wood* table ; après quelques minutes cette table commença à s'agiter ; elle marchait en avant, puis en arrière, j'entendais des bruits comme si quelqu'un donnait des coups de poing sous la table. J'essayais inutilement de découvrir la cause de ce mouvement. Après cela, M. Eglinton me présenta deux ardoises comme celles dont on se sert dans les écoles ; je les nettoyai avec une éponge mouillée, les frottant à fond, les séchant ensuite moi-même avec un essuie-main. M. Eglinton me passa une boîte, avec de petits morceaux de crayons d'ardoise. Je choisis l'un de ces fragments de touche, et d'après les instructions de M. Eglinton, je le déposais sur la surface de l'une des ardoises, plaçant l'autre ardoise au-dessus de celle-ci et je saisis fermement les deux ardoises par l'un des coins ; M. Eglinton prit l'autre coin ; nos deux mains restées

libres s'entrelaçaient ensemble. Les ardoises abaissées par nous au-dessous du bord de la table, demeurèrent toujours à notre vue, l'éclairage de la chambre fut maintenu comme ci-devant. Instantanément, j'entendis un grattement, comme le bruit d'un crayon écrivant sur l'ardoise.

Au bout de quinze secondes, trois coups distincts furent frappés sur l'ardoise, et en les ouvrant, j'y trouvai l'écriture suivante :

« Mon nom est Geary. Ne vous souvenez-vous pas de moi ? Nous avons parlé plus d'une fois de ce sujet, à St-George, je sais mieux, aujourd'hui à quoi m'en tenir. »

Ayant lu ce qui précède, je fis remarquer que je ne connaissais personne du nom de Geary.

Nous plaçâmes alors nos mains sur la table et M. Eglinton commença à réciter l'alphabet, jusqu'à ce qu'il vint à la lettre G ; la table commença à s'agiter violemment. Ce procédé fut répété jusqu'à ce que le nom de Geary fut épilé.

M. Eglinton prit un morceau de papier, et un crayon, et avec des mouvements convulsifs, difficiles à décrire, il écrivit très indistinctement les mots qui suivent :

« Je suis Alfred Geary, de la *Lantern*, vous m'avez connu avec St-Ledger. »

Je me rappelai subitement avoir connu M. Geary et M. St-Ledger, à Cap-Town, Afrique du Sud, il y a quatre ans, à l'hôtel de St-George, où je demeurais à cette époque, M. Geary était l'éditeur du *Cape Lantern*. Je crois qu'il est mort il y a trois ans environ ; M. Ledger était l'éditeur du *Cape Times*, et je crois qu'il l'est toujours.

Plusieurs autres messages furent écrits sur les ardoises qu'il me fut permis chaque fois de nettoyer avant qu'elles fussent employées. Je ne m'attends pas à être cru sur parole, mais quarante-huit heures avant, je n'aurais pas ajouté foi à celui qui m'aurait rapporté de pareilles manifestations sous des conditions semblables. Je reste sceptique devant le Spiritualisme, mais je me reconnais incapable d'expliquer ce que peut être une force intelligente qui produit l'écriture sur des ardoises, ce qui, si je peux me fier à mes sens, ne fut en aucune façon le résultat d'une tricherie ou d'un tour de passe-passe.

HARRY KELLAR.

Calcutta, 25 janvier 1882.

NÉCROLOGIE.

A *Guclma*, Algérie, *M. Monico* a prononcé le 25 février 1882, de nobles et belles paroles sur la tombe de *M. Moreau*, conducteur des Ponts-et-chaussées; *M. Moreau* était un homme de bien, un employé laborieux qui avait emporté dans sa retraite l'estime de tous; il croyait à la préexistence et à la survivance de l'être pensant, et *M. Monico*, disait justement sur sa tombe: « L'œil de la chair s'est fermé, l'œil de l'esprit s'est ouvert pour contempler les splendeurs éternelles, l'œuvre du grand Architecte, etc... »

M. Décembre-Allonier, notre F... a perdu un charmant petit garçon de 18 mois, dont l'intelligence était précoce.

M. Lovera Michel, d'*Alger*, nous annonce le dégagement corporel, à *Blidah*, d'un spirite de la première heure, *M. Pertus*; sans doute notre ami *Lovera* aura évoqué cet Esprit par l'intermédiaire de *M^{me} Klein*, le bon médium à incarnations du groupe *Lovera*.

M. Fromont, nous annonce la mort de sa mère bien-aimée, à *Lille*, Nord; une bonne pensée pour cette digne mère de famille tant regrettée, née *Caroline-Elisa-Bourgeois*.

Le Docteur *Camboulives*, maire de *Carneau*, Tarn, est mort subitement pour ainsi dire, d'une maladie contractée dans l'exercice de sa profession nous dit *M. E. Cordurié*; chacun salue du titre de *père des pauvres*, ce noble esprit que personne n'a voulu oublier au jour de la séparation; spirite sincère et courageux, il avait le courage de ses convictions et ne cérait jamais la vérité. Ce *père des pauvres* s'est communiqué à notre ami *Cordurié*, chez lequel il va au nom d'une vieille sympathie.

Nos vœux fraternels pour la veuve, pour le fils, qui comprennent la perte qu'ils ont faite.

A *OSTENDE*, enterrement civil d'une dame âgée, très respectable, très réservée, épouse de *M. J. Cavalier*, professeur à l'école de navigation de l'État; pressentant sa mort, le mari se préparait à faire venir un prêtre, sa femme étant catholique, mais celle-ci s'y opposa avec énergie, déclarant être un esprit libre; son corps devait être enterré par les libéraux et les spirites.

M. Dufour, capitaine de vaisseau, commandant le port d'*Ostende*, a prononcé les paroles suivantes sur la tombe de *M^{me} J. Cavalier*, le 5 avril 1882, devant la foule attentive :

• Nous assistons aujourd'hui à une cérémonie bien simple, mais grandiose par l'exemple qu'elle donne, par l'idée qui s'en dégage.

Nous rendons à la terre la dépouille matérielle, abandonnée par une âme rappelée dans sa Patrie : « Ce qui était poussière va re-devenir poussière » et cette transformation n'est pas de nature à nous préoccuper en ce moment.

Ce qui seul a de l'importance pour nous, c'est l'examen des actes de l'âme durant son séjour dans ce corps, c'est l'examen des circonstances dans lesquelles s'est effectuée la séparation.

Là peut se trouver pour nous un enseignement ; là, nous pouvons trouver les éléments des devoirs que nous avons à rendre à cette âme.

Messieurs, tous ceux qui ont connu dans l'intimité M^{me} Cavalier, savent combien était grande sa mansuétude, quelle était sa douceur et sa bonté.

Remplissant religieusement sa tâche de compagne fidèle et de bonne ménagère, les discussions politiques, et les progrès philosophiques dus à des révélations récentes, semblaient lui être étrangers.

Catholique, elle n'a connu que les enseignements donnés par ceux qui se disent les représentants de Christ, elle n'a entendu aucune controverse, et cependant, avant de remettre son âme à Dieu, et de perdre l'usage de ses organes, elle a protesté contre la présence du prêtre à son lit de mort ; elle, si douce ordinairement, a montré, avec énergie, l'horreur que lui inspirait la formalité du culte qui devait s'accomplir...

Que s'est-il donc passé pour qu'une âme aussi humble, modeste, élève tout-à-coup une pareille protestation ? D'où lui est venue cette force de caractère qui manque si souvent, hélas ! à des hommes qui se disent libres-penseurs ? oui, libres-penseurs !!!

Comment une créature si douce est-elle parvenue à se débarrasser des coutumes de sa jeunesse, à s'affranchir des préjugés que l'habitude de l'exemple, que la routine enracinent dans le cœur, à la honte de la raison que Dieu nous a donnée ?

Ah ! c'est que dans les derniers instants de la vie du corps, l'affaiblissement des liens matériels qui assujettissent l'âme, permet souvent à celle-ci de s'élancer dans l'espace, d'y rencontrer ses amis et d'en recevoir des conseils ; l'âme commence à vivre de sa vie spirituelle et dans cet état, elle a horreur de tout ce qui n'est que matière.

Il est aussi bien avéré que Dieu permet parfois à nos amis de l'erraticité de soulever un coin du voile qui cache l'avenir, pour faire rayonner dans l'âme prête à quitter son enveloppe corporelle, prête à quitter son lieu d'exil, la vérité, la splendide vérité!

Oui, Messieurs, la vérité..., celle qui montre l'inanité des cérémonies matérielles, des prières chantées, qui les réduit à des dépenses fastueuses et inutiles, qui flattent la vanité, les mauvais sentiments de l'orgueil, et attirent sur l'âme qui cherche à se délivrer un fluide matériel grossier qui la remplit de trouble.

La vérité sainte nous fait comprendre l'action de la prière et son but, et nous fait sentir qu'elle ne peut contenir rien de matériel car elle est une émanation du cœur et doit tendre à notre propre amélioration morale. — Prier pour soi-même, c'est rechercher les fautes que nous avons commises, les vices qui sont en nous, pour nous en repentir, nous corriger et réparer les torts que nous avons eus.

Prier pour les autres, c'est élever son âme vers Dieu, mais c'est surtout donner une marque de sympathie à l'âme qui en est l'objet ; c'est donner à cette âme la force et le courage pour supporter les épreuves qu'elle a à subir. La Bonté de Dieu est infinie, ainsi que sa Miséricorde. Ayons confiance entière en Lui et bornons-nous à demander que l'âme de notre sœur soit bientôt dégagée et qu'elle rentre en possession des félicités de la vie spirituelle.

Adieu, au revoir âme-sœur. »

M. Maylin, nous annonce la mort de *M. Latour*, ex-notaire, ancien spirite, qui a laissé à la ville d'Aspet, une somme de 180.000 fr. en divers legs, plus, une bibliothèque évaluée à 20.000 fr. et 500 fr. de rentes annuelles pour son entretien.

Que Dieu reçoive ce digne propagateur de l'œuvre spirite.

SOUSCRIPTIONS AUX CONFERENCES

Mme Schwindt, 10 fr. — M. Bourgeois, 5 fr. — Ch. Lenoir, 6 fr. — Arins, 20 fr. — X. X. 50 fr. — J. Médail, 5 fr. — Anonyme de Tabanac, 5 fr.

SOUSCRIPTIONS AUX ŒUVRES SPIRITES.

M. Bataille, 5 fr. — J. Petit, 5 fr. — Mme Schwindt, 10 fr. — Ch. Lenoir, 6 fr. — Masson, 5 fr. — Arins, 20 fr. — X. X. 50 fr. — J. Médail, 10 fr.

DISCOURS PRONONCÉS

A L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'ALLAN KARDEC

(31 mars 1882)

Discours de M. J. Camille Chaigneau.

FRÈRES ET SŒURS EN HUMANITÉ.— Parmi les grands noms modernes que l'Humanité acclame, parmi les pionniers de la science, de la civilisation, de la philosophie sociale, qui sont universellement renommés et honorés, nous aimons, chaque année, quand revient cette date touchante pour nos cœurs, — venir exalter ici un des noms les plus méconnus encore, un nom qui rayonnera, un jour, de la plus pure gloire, dans les souvenirs de la postérité reconnaissante.

Le spiritisme moderne, qui est destiné à envahir de sa fécondité toutes les branches de la conception humaine, représente la plus grande révolution qui se soit produite depuis bien des siècles dans le domaine intellectuel et moral. Certes il pourra prendre de nouveaux développements et s'anastomoser d'une manière éclatante avec les résultats de toutes les recherches consciencieuses ; mais aucunes des nouvelles conquêtes, aucunes des promesses de l'avenir ne pourront faire oublier la courageuse clairvoyance de ceux qui ont été les premiers travailleurs ; et, plus le spiritisme progressera, plus nous nous rappellerons, avec une chaleureuse fierté, le vaillant et magistral génie dont l'œuvre est gravée dans nos esprits et dans nos cœurs, le fondateur de la simple et lumineuse synthèse où nous avons pu, avec tant de sereine certitude, reposer les ailes de nos aspirations.

Parmi les diverses formes du spiritisme contemporain, ce qui distingue d'une façon toute spéciale le mouvement inauguré par Allan Kardec, et ce qui le rend particulièrement cher à notre vénération affectueuse, c'est, vous le savez, le principe de la réincarnation, principe de justice, et aussi principe de science, car il est le complément corrélatif de la théorie biologique de l'évolution. Nulle conception spiritualiste n'est aussi bien faite que celle qui procède de ce principe pour marcher de pair avec la science moderne. Ici, rien de mystique, et nous abordons le monde spirituel sans sortir, en réalité, d'un naturalisme suffisamment élargi. Certes, Allan Kardec, en ses ouvrages fondamentaux, a laissé dans l'ombre le fonctionnement de la réincarnation en dehors du règne humain, du règne hominal ; mais, s'il n'avait été interrompu par son départ de cette vie, n'aurait-il point, après les prudences nécessaires de la première heure, agrandi le cercle de sa doctrine jusqu'aux dernières limites de la nature vivante, et cherché le germe de l'esprit dans les mystères de l'infinitement petit, qui contient, ainsi que la science le démontre, le germe des organismes progressifs ? Il est permis de croire que cette intelligence si logique aurait déduit peu à peu toutes les conséquences logiques du principe adopté, et entrevu l'ascension graduelle de l'âme, par une série de désincarnations et de réincarnations, depuis l'atome, depuis la monère, jusqu'à l'homme. N'aurait-il pas conçu, par un rigoureux enchaînement, les organismes les plus élémentaires passant à l'état désincarné ? et ces organismes désincarnés, ces « organismes fluidiques », pour employer une expression de notre frère M. Georges Cochet, ne lui aurait-il pas semblé les voir, tourmentés par l'idéal divin, par la force d'unité, par le besoin des attractions, se groupant en agglomérations harmoniques, grâce à leur renaissance dans les formes, dans les matrices, des espèces supérieures, jusqu'à la constitution de cette Harmonie sublime, où l'âme arrive à la lucidité de la conscience, et que nous appelons l'Homme, l'Esprit humain, être à la fois un et complexe,

complexe dans ses modalités, un dans son essence, c'est-à-dire dans sa conscience immortellement harmonisée ?

Voilà ce qu'il est permis de se demander, pour le besoin de se sentir fidèle à la tradition de l'initiateur que l'on vénère, tout en cédant aux entraînements qui emportent la libre recherche vers des conceptions toujours plus étendues, et en même temps toujours plus simples. L'étude de la nature entière, vue à travers la réincarnation, apparaît avec une simplicité lumineuse, et le principe ascensionnel des harmonies psychiques qui s'y révèle corrélativement dans l'ascension des organismes, des harmonies tangibles, emporte l'esprit dans l'au-delà jusqu'à des conceptions plus hautes et plus larges qui en sont les conséquences rationnelles. Alors on entrevoit des harmonies supérieures où l'individualité humaine, une fois réalisée, progressivement développée et à jamais une et immortelle, entre elle-même comme composante volontaire, — harmonies nouvelles de plus en plus vastes et sublimes, dont le premier terme semble être le Couple impérissable, et dont le terme ultime et idéal est l'Harmonie suprême de toutes les harmonies, en un mot ce que la langue de nos aspirations appelle Dieu.

Et c'est alors que l'on comprend la divine grandeur de l'amour, de ce principe de convergence qui régit toutes les attractions de la nature, et qui apparaît dans toute sa beauté consciente, lorsqu'il se révèle dans un être humain tourmenté du besoin d'autrui.

Un matin, sur la lisière d'un rêve qui s'éclaircissait progressivement en réveil, j'ai cueilli cette pensée, soudainement éclose, et qui devait être une inspiration, car elle ne procédait d'aucune association d'idées : « Le *pourquoi* des petites évolutions n'est autre chose que le *comment* d'une évolution plus grande. » Cette phrase, qui semble faite pour mettre l'accord entre les causalistes et les déterministes (au sens moderne de ce mot), m'a paru digne de n'être pas perdue, et on me pardonnera de lui avoir ouvert ici une petite place, car elle ne s'y glisse pas sans raison d'être. — « Pourquoi ces aspirations, ces besoins d'amour et de fraternité, qui donnent tant de tourments et de désillusions ? L'intérêt personnel bien entendu et tempéré par la raison ne procurerait-il pas plus de calme et sage bonheur ? Pourquoi ces forces irrésistibles qui emportent l'âme dans les luttes et les orages ? » Voilà ce que peut se demander maint causaliste dans le bouillonnement de sa petite évolution personnelle. Et, s'il se trouve quelque part, dans un de ces groupes d'âmes à la fois diverses et sympathiques et qui sont si intimement unies qu'on peut les considérer comme des unités collectives, comme des organismes, et que, pour cela, on peut les appeler des Harmonies, s'il se trouve là quelque chose d'analogue à la pensée d'un déterministe, n'entendra-t-on pas une voix s'écrier : « Et comment moi, Harmonie, me serais-je constituée, si chacun des Esprits qui me composent n'avait été tourmenté de cet amour qui vous fait souffrir parce que vous le comprenez mal encore, et de cette solidarité qui vous pèse parce que vous méconnaissiez sa véritable voie, qui est l'alliance de la liberté et de l'amour ? Le *pourquoi* qui vous préoccupe, vous, Esprit d'homme, n'est autre chose que le *comment* sans lequel je ne serais pas, moi, Harmonie d'Esprits. »

Ainsi, l'amour, cet idéal de nos cœurs, se revêt d'un caractère scientifique dans l'étude progressive de l'Univers. A de certaines hauteurs, amour et science se confondent, et l'on peut dire que la science du monde n'est autre que la science de l'amour.

Voyez-vous donc combien Allan Kardec avait raison d'inscrire au fronton de son édifice cette radieuse devise : « Hors la charité point de salut ! » Car la charité — et par ce mot il faut entendre « l'amour » dans son acception la plus large — est la force qui régit toutes les évolutions, et par conséquent toutes les destinées.

« Réincarnation » dans la philosophie scientifique, « amour et charité » dans la morale, — voilà, en deux mots, ce qui éclaire et réchauffe, par dessus tout, l'œuvre d'Allan Kardec. Ces deux mots contiennent tout, car l'amour est la force constante qui pousse l'être à travers toutes ses évolutions, et la réincarnation est la forme suivant laquelle ces évolutions s'accomplissent, du moins

jusqu'à un certain degré, et grâce à laquelle on peut entrevoir même la loi des grandissements ultérieurs par les harmonies de l'amour.

C'est sur cette double base de la réincarnation et de l'amour que nous travaillons tous, et c'est sur elle que nous nous sentons unis pour confondre nos cœurs dans un commun hommage de reconnaissance élevé vers Allan Kardec, notre initiateur aimé et vénéré, et vers tous les Esprits rayonnants qui s'harmonisent en lui pour cette communion du souvenir.

Quelques paroles de P. G. L.

Frères en Croyance. — A mon grand regret, je ne puis assister à la cérémonie commémorative d'Allan Kardec ; je suis avec vous, en pensée, puisque la maladie m'a consigné à la maison ; puisse un rayon de soleil, permettre à nos F. E. C. de fêter l'Esprit d'un grand initiateur.

Les membres de notre Société, nous écrivent d'apporter leurs vœux sincères à l'illustre et bien-aimé Allan Kardec.

Depuis la nouvelle année, nos correspondants expriment ce regret : ne pouvoir personnellement venir au 31 mars, auprès du Dolmen, pour s'unir à leurs frères de Paris.

En province, à l'étranger, ce jour est fêté, d'un commun accord, par tous les partisans de la cause ; si Paris réunit, chez M. Cochet, ou à la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, bonne partie des spirites parisiens, toutes les Sociétés étrangères ont choisi ce mode : Réunion en un lieu central ; discours et poésies à l'adresse du fondateur de notre doctrine ; chants et chœurs. Malgré l'exemple donné par leurs frères de Paris, les Sociétés étrangères, et même, celles de la France, n'ont pas adopté l'agape fraternelle en un banquet.

Le Licht, mehr Licht.

Le Die reflexionem aus der Geisterveld, de Buda-Pesth.

El Criterio Espiritista, de Madrid.

Le De Rots, à Ostende, Belgique.

Le Messenger, à Liège, Belgique.

Les Annali dello spiritismo, in Italia, à Turin.

La Revista Espiritista, à Barcelone.

Le Gayant et sa famille, à Douai.

La Revista espiritista, à Montevideo, Uruguay.

Le Moniteur de la fédération Belge, à Bruxelles.

El buen Sentido, à Lérída.

Le Papillon, à Paris.

La Constancia, à Buenos-Ayres.

Dieu, Esprit et Charité, à Rio de Janeiro, Brésil.

Lumen, à St-Juan Bautista, Mexique.

La Révélation, à Alicante, Espagne.

Le Phare, à Liège, Belgique.

L'Anti-Matérialiste, à Nantes, nouveau journal mensuel.

El Faro, de Séville, Espagne.

La Lumière, nouveau journal parisien.

La Revue spirite, Paris.

Et les journaux de la Colombie, du Pérou, du Chili, s'unissent tous, à ceux qui précèdent, pour annoncer à leurs Sociétés respectives, que, le 31 mars, on fêtera l'anniversaire de l'homme de bien auquel les esprits ont donné la mission de léguer à l'humanité, la plus pure, la plus bienfaisante des philosophies.

Coincidence remarquable. Dans toutes les Amériques et en Angleterre, on fête, aussi, le 31 mars, la fondation du spiritualisme Américain, dans des meetings qui réunissent des milliers de personnes ; c'est, ce que constatent : le *The Theosophist* — le *Religio philosophical journal* — le *Spiritual notes* — le *Herald of progress* — le *The spiritualist* — le *Psyche* — le *Mind and*

matter — Le Medium and Daybrack — Le The Banner of light — Le Light — Le Psychique studien — Le M. W. Besser — Of Light — Le Philosophical review, etc., etc.

Le *The Harbinger*, de Melbourne, annonce que, en Australie, des partisans de la cause, par centaines de mille, s'uniront aux vœux que des millions d'hommes, adresseront au 31 mars, aux esprits désincarnés et aux guides spirituels.

Puisse cette prière commune, cet immense appel, parti des cinq parties du monde, nous faire songer à l'amour qui rapproche les cœurs, qui apaise les irritations, qui guide nos âmes vers ce but unique : Le bien de la cause.

Puissent les adversaires de nos croyances, se dire en nous voyant tolérants, doux et forts : *le bonheur de l'humanité* est attaché à la diffusion du spiritisme, à la connaissance intime de cette glorieuse et si attachante philosophie.

Et le monde des Esprits, qu'est-il ? sinon, l'*humanité* sous une autre forme, humanité qui coopère en toute liberté d'intelligence à l'œuvre que nous accomplissons tous.

Ce que l'on cherche là-haut, ce que nous voulons obtenir ici à l'aide d'efforts constants, c'est mieux connaître ce que nous sommes, où nous allons, savoir davantage pour être plus solidaires de nos frères terrestres et célestes.

L'œuvre de l'avenir, se construit avec notre labeur, nos douleurs, notre science, et si la tâche collective est partagée entre les philosophes, les médiums et les Esprits, nous pourrions dire, avec vérité, qu'elle est construite par l'*humanité*, par la pluralité des êtres pensants qui s'agitent à côté et au-dessus de nous.

C'est bien là, l'harmonie prévue par Allan Kardec, par ce missionnaire, que cette communion d'efforts, cette solidarité qui renouvelle le monde ; puisse-t-elle nous unir, nous apprendre le dévouement et l'amour, nous convier au travail qui féconde, qui vivifie le corps et l'esprit, qui donne la joie à nos cœurs, qui est l'aurore nouvelle et la rédemption promise.

Cercle de la morale spirite de Toulouse.

F. E. C. Au nom des membres du cercle de la Morale Spirite de Toulouse, je m'empresse de vous transmettre l'hommage que nous adressons à la mémoire de notre vénéré Maître, Allan-Kardec ; en ce jour mémorable, du fond de nos cœurs reconnaissants, nous lui témoignons l'affection et les sentiments dont nous sommes pénétrés à son égard !

Nous nous joignons à nos frères Spiritistes de Paris, aux amis et aux adeptes qui, de toute part, se feront un devoir de lui renouveler toute leur gratitude à l'anniversaire de son départ pour le Monde des Esprits. Quoique éloignés, nous sommes heureux de participer à cette réunion fraternelle, et à vos bonnes pensées ; les vôtres et les nôtres s'uniront aux rayonnements de celles des invisibles, de nos bons protecteurs, et des amis de l'espace !

Agréez, chers Messieurs, de la part de nous tous, l'expression cordiale de nos sentiments fraternels.

Félix PETIT, Président.

Toulouse, ce 29 mars 1882.

Au nom du groupe spirite Magat à Toulouse.

A notre vénéré maître Allan-Kardec.

Nous venons vous renouveler, cher maître ! la gratitude, dont nos cœurs sont pénétrés ; vous avez projeté la lumière sur nos intelligences avides de connaître, d'approfondir la *Science Spirite et sa philosophie*.

Car c'est bien à votre mémoire que doit être appliqué le sens du vers de Virgile : Heureux, celui qui a pu discerner les causes des effets.

(Felix, qui potuit rerum cognoscere causas.)

Spiritisme, Science attrayante qui renferme toutes les questions qui intéressent l'être humain, qui éclaire pour lui et sous leur vrai jour, les profondeurs des temps passés, et lui dévoile la destinée qu'il se prépare ; lorsque l'être contemple cette immensité sans bornes ! ces mondes innombrables dans lesquels circule la vie et qui voguent dans l'infini, il voit, là, une manifestation visible de la volonté créatrice du Tout-Puissant ! il conçoit, comme objectif, l'idée d'un progrès indéfini dans des existences meilleures. En présence de cet univers grandiose et animé, l'être porte ses regards vers ces horizons lumineux que la science, dans ses investigations incessantes, découvre encore, et rend accessibles à sa vue émerveillée !

Il réfléchit alors, ce faible atome, il veut se connaître, devenir conscient de sa dignité et de ses devoirs ! son âme, cette sensitive si bien douée, essence perfectible, aspire, en toutes choses, vers le beau, vers l'idéal ; elle a l'intuition de l'amour qu'elle doit au père céleste et à son fils bien-aimé.

Grâce à vous, maître, sa conviction intime « maintenant, » est que son esprit, créé par Dieu, vivra éternellement ; la pluralité des existences incarnées parcourues, et les milieux différents qu'il traversera, ont pour but son épuration progressive, l'acquis de sa libre volonté, la prédominance sur l'assujettissement des instincts matériels et des passions, ou du moins, sur leurs excès. Ce sont là des liens qui le rattachent trop souvent à la matière, même lorsqu'il en est séparé par la mort !

Par son développement intellectuel qui se continue dans le monde spirituel, l'âme avec son périsprit amélioré sans cesse par les qualités acquises, atteint un perfectionnement plus sensible dans une incarnation nouvelle de l'organisme physique auquel il sera lié ; il en modèlera mieux la forme, et préparera, ainsi, l'éclosion des facultés morales plus lucides et plus quintessenciées.

Comme philosophie consolante, l'esprit incarné sait que la plupart de ceux qui, familiarisés avec les *Croyances spirites* sont partis pour le monde des esprits, ne sont pas des absents disparus à jamais, mais bien des êtres animés d'une plus grande activité ; plus affectueux, ils veillent sur ceux qui leur sont sympathiques, qu'ils ont laissés sur cette terre d'exil, qu'ils entourent avec amour tout en vivant d'une vie intellectuelle supérieure. Cette consolation qui contribue à atténuer la douleur de ceux qui s'aiment au moment de la mort, allège le déchirement bien naturel du cœur humain, chez celui qui reste encore ici-bas pour terminer son épreuve, tandis que l'être, que les yeux ne peuvent plus voir, a été délivré !

La foi spirite acquise par tous ceux qui ont étudié vos travaux empreints de clarté et de profondeur, cher Allan-Kardec, les force à continuer de s'instruire en pratiquant la doctrine à l'aide de l'expérimentation utile, du fraternel dévouement à certains esprits désincarnés et malheureux dont ils ont observé les situations critiques ; ces faits peuvent servir d'enseignement et de frein à celui qui pense sérieusement, qui est spirite sincère.

Si notre certitude en l'immortalité, don divin accordé à la créature, si la confiance en la bonté infinie, en la sagesse de l'Être-Suprême, étaient partagées par un plus grand nombre d'incarnés, notre joie serait grande ; ceux qui méconnaissent ces joies se sentiraient moins désespérés peut-être.

Nous traversons une époque de transition ; nous assistons à la lutte ouverte entre le matérialisme insouciant, railleur, sceptique, — et l'obscurantisme fanatique. Ils ne veulent rien comprendre, ni rien voir ! S'accrochant au passé, ou se retranchant dans l'égoïsme d'intérêts matériels, ils récusent le libre examen, redoutent la lumière, et n'admettent pas la liberté de conscience !

En attendant un avenir meilleur, nous nous bornons, comme vous le voyez, dans notre milieu restreint, à chercher à nous rendre utiles, en faisant nos efforts pour soulager ceux qui souffrent, secondés dans ce Magnétisme Spirite par nos bons guides protecteurs qui les aident à se dégager de l'état de trouble et d'inconscience douloureuse ; en les éclairant avec sympathie, selon notre degré d'intelligence, nous agissons avec bonne volonté et en étant animés de l'intention de faire le bien !

Les années passent, mais nos sentiments à votre égard sont les mêmes, cher maître, qui nous avez prodigué vos conseils bienveillants et vos encou-

ragements dans maintes circonstances ; nous continuerons, autant que possible, à les justifier !

A vous, qui êtes toujours le protecteur vigilant de la grande famille spirite, merci ; esprit de notre cher et vénéré maître, notre groupe s'unit de tout cœur pour vous exprimer ces sentiments filiaux !

Que Dieu bénisse vos efforts et les nôtres ; puissent-ils transformer l'humanité terrestre, et surtout, lui inspirer la véritable pratique de la fraternité !

Pour le groupe :

Félix PETIT, Président.

Communications lues près du dolmen.

« Je ne suis pas venu pour détruire la loi, » a dit le Christ.

Il en sera de même pour le spiritisme, qui ne vient nullement détruire la loi, mais l'accomplir, c'est-à-dire, la cimenter sur de nouvelles bases.

Ils seront heureux, ceux qui aideront à son accomplissement, qui seront tout ce qui sera en leur pouvoir de faire, pour aider la nouvelle doctrine à s'implanter dans les lieux où elle n'est pas connue.

Ils seront heureux, ceux qui s'efforceront de mettre en pratique les bons enseignements que donne le spiritisme ; les mettre en actes, c'est recevoir de suite une grande récompense.

Amis, je vous dis toutes ces choses, pour vous engager à suivre la voie du bien, et continuer la propagation de cette belle doctrine qui doit régénérer le monde entier, en fondant une religion plus épurée, que toutes celles qui ont existé jusqu'ici.

Je vous le répète, un jour viendra, et il n'est pas loin, où le spiritisme tiendra le véritable flambeau de la lumière rationnelle ; sa divine clarté s'étendra sur tout notre univers.

Vous en avez déjà les signes précurseurs ; ne voyez-vous pas, chaque jour, le pouvoir s'échapper des mains de ceux qui l'ont conservé si longtemps, et qui, hélas ! l'ont souillé de tous les crimes possibles ?

Je vous le répète, le spiritisme ne vient pas pour détruire la loi, mais pour l'accomplir ; il ne vient pas pour changer le fond de la religion, car il est d'essence divine et le Christ, qui en est le fondateur, est un messager divin, mais il vient pour en changer la forme, qui est d'essence humaine, et par conséquent, périssable.

Vous avez reçu la semence, à vous de la faire fructifier, et bien coupable qui s'abandonnerait à une froide apathie.

Médium Joséphine CARRIER.

17 janvier 1879.

Discours de M. Lessard.

S. et F. E. C. — Je bénis le ciel. Après les luttes de tous les jours, pour la cause sacrée que nous défendons, on est heureux de se trouver en contact avec des frères qui ont la même foi, les mêmes aspirations.

Ma joie est d'autant plus grande, que, pour la première fois, j'ai le plaisir de célébrer la mémoire d'Allan-Kardec, en face du Dolmen qui recouvre sa dépouille mortelle.

Mesdames et Messieurs. Permettez-moi de vous exprimer les sentiments du groupement spiritualiste Nantais.

Parfois le désespoir gagne nos cœurs, en considérant les combats que les enfants de notre doctrine doivent livrer au vieux monde. Les résolutions les plus fermes, ou du moins, qui le paraissent, s'évanouissent devant les difficultés de la propagation. Des quantités de sœurs et de frères, attendent, disent-ils, des jours meilleurs !! Qu'attendront-ils ces timorés ? Que le torrent du matérialisme envahisse davantage les esprits, que les systèmes socialistes, inconsé-

quents désorganisent la Société? Tel est cet ignorant qui, descendant de ses montagnes, s'arrête, stupéfait, à l'aspect d'une rivière qu'il voyait pour la première fois, et s'assied sur la berge, attendant que l'eau ait cessé de couler. De même, si nous attendons que le torrent du matérialisme soit à sec, nous serons certainement emportés sans retour par son cours impétueux.

Que faire, direz-vous ! Mais qu'avez-vous fait ? Rien, ou presque rien ! Tout nous semble fini lorsque nous avons à peine commencé. Il faut réformer nos pensées, devenir de nouveaux hommes. Il faut se rapprocher des classes laborieuses, il faut faire la bonne semence, par la parole, par le livre. Il faut se montrer, parler, agir toujours, sans cesse, sans crainte, avec la foi qui doit animer tout homme que le spirilisme a illuminé. Ah ! Messieurs, il ne faut pas lorsque l'on a fait une démarche, ébauché une résolution, qu'on se trouble, que l'on s'éloigne au premier insuccès. Croyez-vous que le monde va changer de face à notre parole ? Si nous avions la vieille foi chrétienne, Messieurs, on ne transporterait plus des montagnes, mais on changerait la face du monde.

Sur quoi s'excuse-t-on, parmi nous, lorsque l'on est pris en flagrant délit de désespérances ? Les uns attendent que les esprits leur disent de marcher, les autres désirent l'accomplissement d'une communication prophétique. Eh quoi ! des spirites, des penseurs-libres, des hommes indépendants, des âmes dégagées du fanatisme, s'attendent à être sauvés par le ciel ? Loin de moi l'idée que les esprits ne soient pour rien dans les événements de ce monde. Loin de ma pensée de ne pas croire à l'intervention providentielle. Mais, Allan-Kardec lui-même, ce penseur profond, cet esprit dont la lucidité était si raisonnée, cet homme dont le bon sens était si profond, dont la foi était si grande, a répété, à satiété, dans ses immortels ouvrages. « Que l'homme, étant libre, devait se sauver lui-même, par son intelligence, sa moralité, sa foi inébranlable, sa volonté, l'homme étant l'auteur de sa propre infortune. » Voilà ce que le grand philosophe Kardec écrivait, et il avait raison.

De tous les côtés le vieux monde se remue pour tâcher de retenir les foules qui ne veulent plus de lui. Le matérialisme se dresse vivant devant nous, menaçant les aspirations élevées, les idées religieuses libérales.

Le fanatisme, le matérialisme, sont deux lépres sociales qui doivent arracher toute torpeur de nos esprits.

Nous avons une doctrine qui enseigne la vérité, qui montre ce que nous sommes, ce que nous deviendrons. Il faut donc la propager dans les masses. Pour cela, Mesdames et Messieurs, il faut du zèle, beaucoup de zèle ; puis, le grand nerf de toutes choses, de l'argent. De plus il faut de l'Union.

Qu'il me soit permis de parler ici d'un généreux frère, d'un spirite digne de ce nom qui sacrifie des milliers de francs à la propagation de nos chères idées. M. J. Guérin a créé l'œuvre des conférences, cette œuvre a été combattue dans certains groupes. Pourquoi ? Je l'ignore. Certes on ne l'a pas combattue ouvertement, mais sachant combien les insinuations sournoises ont d'influence sur certains esprits, les détracteurs de M. Guérin, ont empêché la réalisation d'une œuvre que Kardec eût approuvée, qu'il approuve du haut des sphères qu'il habite.

Il y a des quantités d'hommes riches, dans la grande famille spirite ; comment se fait-il donc que la somme demandée par M. Guérin n'ait pas été souscrite ? Si l'on n'avait pas fait une guerre sourde à l'idée du généreux spirite de la Gironde, soyons certains que l'œuvre des conférences aurait aujourd'hui un capital important.

Si ceux qui sont riches, comme me l'écrivait le fondateur de l'œuvre en question, ne font pas des sacrifices d'argent, comment seront-ils là haut ? A quoi aura servi leur incarnation ? Emporteront-ils leur fortune dans l'erraticité ? Leurs enfants seront-ils plus heureux ?

O, mon Dieu, donnez-nous des hommes zélés, des apôtres qui se sacrifient pour la propagande du bien !

O, vous tous qui m'écoutez, pour compléter notre mission, sachons sacrifier nos vues personnelles, laissons de côté tout ressentiment, tout souvenir, qui pèse sur nos cœurs ; n'ayons en vue que le salut de l'humanité par le spiri-

tualisme spirite. Servons la cause Sainte du spiritisme, au risque de coudoyer quelques frères qui nous déplaisent, quelques vivants qui nous ont fait du tort, quelques adversaires auxquels nous ne voulons pas pardonner.

Il ne s'agit point ici de querelles personnelles, ni d'affaires. Il s'agit de l'avenir de notre âme, de l'avancement de la planète à laquelle nous sommes attachés, sur laquelle nous reviendrons, sachons-le.

Spirites, élargissons nos rangs, élevons nos cœurs, agrandissons nos vues ! quel spectacle merveilleux nous entoure. Que de fois on a fait mourir notre doctrine, qui est plus vivante que jamais. On lui prépare des funérailles, et elle enterre les fanatismes de toutes les religions, elle n'a plus qu'un ennemi terrible, le matérialisme. Jamais sans doute, l'arbre du spiritisme n'a été plus secoué par le vent de l'incrédulité, mais pas un seul rameau ne s'en détache ; il en tombe parfois une feuille, mais, fait bien certain, il offre un abri sûr aux âmes que le doute dévore. Sous son ombre tutélaire, la paix, l'espérance renaissent.

C'est toi, Allan Kardec, c'est toi qui est cause de ce mouvement ; si l'immortalité eût dû sombrer sous la tempête matérialiste, certes tu l'eûs préservé du naufrage ; soit béni pour ce bienfait, maître, fais que l'union s'établisse non-seulement entre tous tes disciples, mais aussi entre les spiritualistes du monde entier. Fais aussi que les âmes religieuses, libérales, comprennent que le spiritisme est absolument utile pour démontrer scientifiquement l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la responsabilité individuelle et collective.

Au nom de la Bretagne, au nom de Nantes, en mon nom personnel, j'affirme, en face de ce Dolmen, que nous défendrons et propagerons toute notre vie tes écrits immortels.

LESSARD (P. VERDAD).

Délégué du groupement spiritualiste Nantais, Directeur du journal
» *L'Anti-Matérialiste* ».

BIBLIOGRAPHIE

Le Surnaturel considéré dans ses organes et dans les conséquences utiles de ses apparitions. Cet ouvrage remplit avec science et un grand intérêt l'objectif, que s'est tracé M. François Vallès, inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées. C'est un volume instructif, utile non seulement aux spirites, mais aussi aux personnes qui disputent éternellement sur le surnaturel et le miracle. 2 fr., 2,30 port payé.

Deux ouvrages ont mérité le prix Guérin : celui de M. Rossé de Justiniani intitulé : *Le Spiritisme dans l'histoire*, 3 fr., port payé, et celui de M. Eugène Bonnemère intitulé : *L'Âme et ses manifestations à travers l'histoire*, 3 fr. 50, port payé. Ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre ; ils offrent le plus grand intérêt à qui veut connaître la haute antiquité du spiritisme.

Les quatre Evangiles, par Roustaing, ouvrage important, bon à méditer, 3 vol. 10 fr. 50 port payé.

Avis. — *Le Catéchisme Universel, le Guide du Bonheur, la Philosophie Spirite, les Notions d'Astronomie, l'Encyclopédie Morale et la Collection Générale de M. A. BABIN* ne se trouvent plus à la librairie des Sciences Psychologiques.

M. LESSARD, un frère en croyance, demande à voyager pour une maison de commerce sérieuse ; il offrira les références nécessaires.

M. CH. REGNAUD brigadier de cavalerie en retraite, décoré, demande à être le gardien d'une propriété. — C'est un spirite probe et honnête.

Nous recommandons ces deux F. E. C.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

UN PEU DE PHILOSOPHIE

à propos d'un livre ¹

sur

L'Atomisme et l'Unité de substance.

Il y a *quelque chose* dans ce livre, et l'auteur est *quelqu'un*. Ce *quelque chose* — qui ne court pas les rues, — ce sont des idées, et ce *quelqu'un* — ce qui est plus rare encore, — c'est un caractère. De plus c'est une femme, et la seule peut-être en France, dont on puisse dire, preuves en mains, c'est une *femme de science*. Avant de parler du livre, disons un mot de l'auteur.

Madame Clémence Royer s'est fait connaître, il y a une vingtaine d'années, par sa traduction du grand ouvrage de Darwin, *l'Origine des espèces*, et surtout par la préface qu'elle avait écrite et placée en tête de l'ouvrage. On sait que, dans cette préface, la traductrice, plus hardie que le savant naturaliste Anglais, tirait les conclusions logiques du système et montrait que le transformisme évolutionniste ne s'arrête pas aux espèces animales, mais que les mêmes lois de sélection naturelle et de lutte pour l'existence, qui ont présidé au développement de la vie dans les règnes inférieurs, embrassent aussi les races humaines et que la descendance a dû se faire du singe à l'homme, comme elle s'est faite, par degrés insensibles, en allant des êtres les plus simples jusqu'aux singes anthropomorphes.

Il paraît que Darwin fut d'abord effrayé d'une divulgation qu'il regardait alors (1859) comme prématurée; mais rassuré sans doute par le succès de son livre et l'appui qu'il rencontra dans le monde savant, il ne tarda pas à en prendre son parti et se mit à écrire un

(1) LE BIEN ET LA LOI MORALE. Ethique et Téléologie par Madame Clémence Royer, 1 vol. in-18, prix 3.50, chez Guillaumin et C^e, r. Richelieu, 14.

nouvel ouvrage où il complète la théorie transformiste en rattachant franchement l'homme social aux grands singes et par ceux-ci aux autres mammifères. Cet ouvrage, la *Descendance de l'homme*, publié en 1871, a été traduit en français. On peut le considérer comme le complément nécessaire du premier ouvrage de Darwin : l'*Origine des espèces*. Tout en faisant nos réserves sur la question de la création terrestre, qui n'est nullement résolue par le transformisme Darwinien, nous aimons à constater que Madame Clémence Royer a donné un bon exemple et une bonne leçon à Messieurs les savants en osant conclure; comme elle l'a fait, sans se préoccuper des convenances de l'auteur anglais. La vérité avant tout.

Après de nombreux travaux sur les sciences naturelles et sociologiques, M^{me} Clémence Royer nous donne aujourd'hui un traité de morale ou plutôt un livre de métaphysique sur les fondements de la morale. Ce mot « métaphysique » n'est pas, de nos jours, en odeur de sainteté. Il devra effaroucher bien des lecteurs dans le monde de la science et nous nous serions gardé de le prononcer, si l'auteur n'en avait pris l'initiative. Mais ici, comme dans sa préface du livre de Darwin, M^{me} Clémence Royer a montré qu'elle avait le courage de son opinion. « C'est l'éthique d'une métaphysique nouvelle que je présente au public, » dit-elle, dès les premières pages. Et peut-être peut-on reprocher à l'auteur de n'avoir que trop tenu parole et d'avoir un peu abusé de la métaphysique, en spéculant à perte de vue sur la *substance*, l'*absolu*, l'*infini* et l'*indéfini* et appliquant les formules de l'*algèbre* à la définition du *bien suprême*. M^{me} Royer nous dit bien que sa métaphysique « a la prétention d'être à l'ancienne ce que la chimie est à l'alchimie, et l'astronomie à l'astrologie, » mais on peut douter que cette prétention se trouve suffisamment justifiée par la texture de son système, alors que son système repose, non sur des principes démontrés ou évidents par eux-mêmes comme les axiomes de la géométrie ou sur des faits acquis et toujours vérifiables, mais sur un *Postulat* qui n'est qu'une hypothèse métaphysique, impossible à justifier expérimentalement, au moins dans l'état actuel de la Science.

L'auteur parle ainsi de sa conception: « C'est la dernière conséquence d'une longue chaîne de déductions logiques dont la prémisse majeure est, il est vrai, une hypothèse. Mais c'est une hypothèse inductive qui fait sa preuve en synthétisant tous les faits naturels connus, et en montrant qu'ils sont tous, sans exception, la conséquence d'un fait principe, unique, éternel et universel : l'atome

substantiel fluide, infiniment actif, expansif et répulsif... Mon espérance est de clore pour jamais la période d'antagonisme des deux écoles qui, sous le nom de spiritualisme et de matérialisme, se sont partagé jusqu'ici le monde des penseurs, et de les amener à signer la paix sur le terrain neutre du [substantialisme, comme les polygénistes et les monogénistes ont été obligés de s'accorder sur la théorie de l'évolution, qui les a mis dos à dos. »

Ce rôle d'*ange de la paix* est bien fait pour séduire une imagination féminine, même quand la femme est *une savante*. La tentative est belle, du reste, et ce n'est pas nous qui voudrions en amoindrir la valeur, alors que, même chimérique, une conception métaphysique de cette importance suffirait à prouver notre thèse de l'égalité intellectuelle des deux sexes en montrant, *ipso facto*, que la femme peut s'élever aux plus hautes spéculations de la pensée.

Cependant malgré nos sympathies pour l'entreprise et notre grande estime pour les facultés de l'auteur, et à cause même de cette grande estime, nous ne pouvons nous dispenser de faire des réserves sur la méthode suivie et la solution téléologique annoncée dans ce premier volume d'un ouvrage, qui en aura sans doute plusieurs et dont ce volume ne représente guère que l'introduction ou quelque chose comme l'*esquisse* d'un système pour lequel on a voulu prendre date.

Sur la question de méthode, bien que nous ne soyons pas de ceux qui méconnaissent l'importance de la métaphysique et que nous affirmions même l'indispensabilité de son rôle dans la recherche de la vérité, nous croyons que c'est en faire un emploi dangereux et inutile que de mettre à la base d'un essai de systématisation générale un *à-priori* métaphysique. Cette façon de procéder a eu sa raison d'être et son utilité dans le passé. On lui doit tous les grands systèmes religieux et philosophiques dont a vécu l'humanité. Elle a donc rendu des services éminents, bien que tous les systèmes qu'elle a produits fussent faux, en tant que systématisation générale des choses, et que chacun d'eux n'ait jamais représenté qu'un aspect de la vérité éternelle mêlé à beaucoup d'erreurs et à beaucoup d'ombre, alors même que le système venait, pour un temps, répondre aux aspirations des âmes et satisfaire aux besoins qu'ont les hommes réunis en société de savoir, ou de croire savoir, pour agir et se déterminer.

Donc nous rendons justice aux systèmes. Il en est peu qui n'aient apporté à l'esprit humain quelque chose qui lui avait man-

qué jusque-là et n'aient préparé ainsi l'avènement de synthèses religieuses et sociales plus larges, plus compréhensives, répondant par conséquent à un état supérieur dans la vie de l'espèce. Mais il nous semble que le temps des systèmes est passé. Non pas que l'homme puisse se passer jamais d'une conception générale du monde et de la vie, mais la science de nos jours peut y suffire et doit nous la fournir, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à un *à-priori* métaphysique ou théologique indémontrable et qui ne contient jamais que ce qu'on y a mis. En demandant à la science, ou plus exactement à l'ensemble encyclopédique des connaissances humaines, ce que la philosophie a demandé, jusqu'ici, soit à la croyance religieuse, soit à la spéculation métaphysique, c'est-à-dire, en fin de compte et dans les deux cas, à l'imagination et à l'hypothèse, la philosophie se placera sur le terrain d'une véritable positivité, et les conceptions synthétiques qu'elle formulera sur l'ensemble des choses, pour appartenir au domaine de l'abstraction, n'en seront pas moins des jugements portés *à-posteriori* et en connaissance des choses, sur des faits d'observation et d'expérience, qu'on aura plus ou moins généralisés et dont il sera donné à chacun de déduire logiquement les conséquences pour en faire l'objet idéal de ses croyances personnelles.

Quant aux systèmes, qu'ils soient religieux, et se rattachent à la donnée théiste, polythéiste, panthéiste ou même athéiste, qu'ils soient philosophiques, et procèdent de la donnée spiritualiste, matérialiste, substantialiste ou même nihiliste, il nous semble qu'ils ont donné tout ce qu'ils pouvaient donner à l'humanité et que l'aspect particulier de la vérité que chacun d'eux représentait étant épuisé, il est temps de s'élever à une conception synthétique et en même temps positive de l'ensemble des choses. Pour obtenir une telle conception, il faut s'abreuver aux sources inépuisables des réalités objectives et subjectives de l'immense univers en le prenant tel qu'il nous est décrit et raconté par la science, c'est-à-dire tel qu'il nous apparaît avec sa multiplicité *phénoménale*, toujours nouvelle, et son unité *nouménale* (1), durable et

(1) *Nouménal*, adj. du substantif *Noumène* (*νοῦμενος*). Ce mot comme l'indique l'étymologie *νόος* ou *νοῦς*, raison, esprit, intelligence, désigne ce qui appartient à la raison ou ce qui est conçu par l'intelligence comme révélé par le sens interne, par la conscience : Ainsi les idées de loi, de cause, de principe, en un mot tout ce qui ne nous est pas donné par les sens ouverts sur le monde extérieur.

persistante. Mais quel que soit le point où s'arrête la Science acquise, à un moment donné, il faut bien comprendre qu'au-delà de ce point, l'esprit humain trouvera toujours devant lui le champ sans limite de l'Idéal, qu'il sera libre de parcourir librement, en allant aussi haut qu'il pourra atteindre, à l'aide de la spéculation philosophique ou de la foi religieuse : cela est nécessaire. Il faut que l'Idéal marche devant nous pour que nous soyons entraînés à repousser plus loin, toujours plus loin, les bornes de notre savoir, en nous rapprochant de plus en plus de la perfection morale.

Nous craignons d'ailleurs que Madame Clémence Royer n'arrive un peu tard pour proposer une solution métaphysique du grand problème. L'heure des grandes conceptions de ce genre n'est-elle point passée ? Après Kant, recommencer Descartes et Spinoza et Leibnitz, ces grands rêveurs de la pensée ? Que reste-t-il d'Hégel, grand penseur, lui aussi, et plus rêveur encore ? Qu'en reste-t-il, après un demi-siècle ? Pourquoi *métaphysiquer* encore et se creuser la cervelle avec les abstractions quand le télescope suffit à explorer les mondes et que le microscope nous révèle tous les mystères de la vie à la surface de la terre ? Le moindre fait spirite a plus de valeur pour la connaissance psychique et physiologique de la personne humaine que toutes les raisons morales et que toutes les élucubrations métaphysiques des philosophes. La balance, en nous apprenant qu'aucune parcelle de matière ne se perd dans le monde et la thermodynamique, en montrant que toutes les forces cosmiques se ramènent au mouvement, nous permettent de conclure que la vie suffit à nourrir la vie et que nous n'avons pas à supposer un commencement à l'Univers, et à chercher en dehors des êtres et des mondes soit le principe de mouvement qui meut chaque atome, soit la pensée directrice qui préside au céleste concert.

* * *

Si nous blâmons Madame Clémence Royer d'avoir édifié sa conception générale sur une hypothèse, ce n'est pas que nous condamnions l'hypothèse scientifique ni celle de l'atomisme en particulier. L'hypothèse est, avec l'analogie, sa compagne, un procédé fort utile à la recherche de la vérité, et la notation atomistique rend en chimie de trop grands services pour que nous méconnais-

sions l'importance du rôle de l'atome dans la constitution des corps. Nous croyons même que l'existence de l'atome est logiquement vraie, comme celle de la molécule l'est expérimentalement, et que c'est bien dans l'atome invisible, et non dans la molécule visible, qu'il convient de placer le dynamisme initial ou principe de mouvement propre à chaque être. Mais, alors même que cette induction serait fondée, nous n'aurions toujours atteint que l'élément primordial de l'être futur. L'être qui m'intéresse et que je veux connaître, n'est point là. Il est dans la synthèse de tous les éléments, de toutes les forces, de toutes les qualités qui le constituent, et aussi de tous les moyens de rapport dont il dispose à tous les instants de son devenir. Et cet être, c'est vous, c'est moi, c'est l'homme, l'animal, le végétal, le minéral considérés dans l'individu ou dans l'espèce, c'est la terre, le soleil et son système, tous les astres et tous les mondes, en un mot, tout ce qui est, tout ce qui existe, et particulièrement les êtres et les choses, avec lesquels je suis plus directement en rapport. Pour cela, il me faut le concours de toutes les sciences. La chimie y aura son rôle, comme science d'observation et d'expérience, et c'est elle que nous interrogerons sur la composition des corps, leurs propriétés, la constitution de leurs éléments moléculaires ou atomiques, etc., mais ce n'est pas elle qui nous apprendra ni les caractères anatomiques et physiologiques de l'espèce cheval ou du genre chat, ni les lois de la vie végétale ou animale, ni la source des idées, ni les rapports de sensibilité, d'intelligence et de conscience.

Et pour ne parler que de l'atome, lorsque nous serons arrivés à pouvoir affirmer que le point de départ de l'individu est dans l'atome, au lieu d'être dans la molécule pondérable ou dans la matière visible au microscope, en serons-nous plus avancés ? Ne restera-t-il pas à se demander d'où vient l'atome et qui lui a donné l'impulsion première ? Et dès lors, on voit se rouvrir la vieille querelle de l'esprit et de la matière, car aussitôt le matérialiste répond avec Lucrèce, d'après Leucippe, Démocrite et Epicure qui n'en savaient rien, que les atomes se meuvent perpétuellement, d'après leur nature même et que le mode de leur mouvement est fatal chez chacun d'eux ; tandis que le spiritualiste continuera à soutenir, avec Anaxagore, que c'est le *vous*, l'esprit ou l'intelligence divine qui leur donne à tous l'impulsion, selon les lois du nombre et de

la mesure. De sorte que la vieille querelle reprend de plus belle et que vous n'avez rien apaisé du tout.

Il est vrai que ce n'est pas seulement sur l'atomisme que compte notre auteur pour détruire l'antagonisme séculaire du spiritualisme et du matérialisme, elle a un troisième *isme* à faire intervenir. Ce troisième terme qui doit concilier, en les absorbant, les deux termes antinomiques, c'est l'unité de substance ou le *substantia-lisme*. Il n'est pas plus nouveau que les deux autres. Peut-être même est-il un peu plus ancien et leur père à tous deux. Seulement il est plus connu dans le passé sous sa forme religieuse et sous son nom de *panthéisme*. L'Inde l'a connu et pratiqué de toute antiquité. Il fait le fond de toutes ses religions et de toutes ses philosophies. Il a inspiré, non-seulement le Bouddhisme et le Brahmanisme, mais longtemps avant la triade Brahmanique, il existait chez les Aryas du *Rig-Veda*, dont les hymnes sont si largement imprégnés du grand souffle naturaliste. Le Polythéisme panthéistique du *Rig-Veda*, qui remonte à une si haute antiquité, se retrouve tout entier dans la religion hellénique, mais singulièrement embelli et associé à un anthropomorphisme d'une admirable fécondité artistique. Toute la civilisation Greco-romaine est sortie de là. Et il faut bien le croire, puisque lorsqu'il eut épuisé l'idéal religieux, sorti des entrailles de cette belle race, on vit le mouvement ascendant de l'esprit humain s'arrêter ; l'antique civilisation s'obscurcir ; ses principaux foyers s'éteindre, en Grèce, en Italie, dans l'Asie mineure, et dans tout le bassin méditerranéen.

C'est alors, nous dit la tradition payenne, que le monde greco-romain, au moment d'entrer, avec le christianisme naissant, dans cette longue nuit du moyen âge, qui fut à la fois, l'âge d'enfance et le martyrologe de la nouvelle humanité, crut entendre, au fond des bois sacrés, au milieu des plaintes et des sanglots poussés par les nymphes et les divinités, qui depuis si longtemps y avaient fixé leur demeure, une voix retentissante qui disait : « Pan, le grand Pan est mort ! » (1)

Non, le grand Pan n'est pas mort. Il ne saurait mourir, étant l'âme des choses. Mais tout change et se transforme avec le temps au sein du grand tout perceptible à nos sens. Les noms même du *grand tout* changent dans la langue des hommes.

(1) On sait que cette jolie fable, sérieusement racontée par Plutarque et qu'on peut lire aussi dans Rabelais, se rapporte à peu près à l'époque où le christianisme est entré en scène.

Mais *lui*, le monde pris dans sa totalité ne change pas. Il est ce qui est, fut et sera, comme le disait, il y a trois mille ans, l'inscription du temple de Saïs. En tout cas, si le vieux Pan est mort, il y a dix-huit siècles, il n'a pas tardé à ressusciter sous le nom de *nature* avec tous ses attributs, et, sous ce nom, il n'a pas cessé d'avoir, même durant les siècles chrétiens, de fidèles adorateurs. Très florissant au 18^me siècle, le culte de la nature s'est quelque peu démodé au 19^me. Il s'est même trouvé de nos jours un philosophe assez positiviste pour s'écrier : « La nature ? quelle est cette dame ? » Et voilà maintenant qu'il se trouve toute une école d'écrivains pornographes, qui usurpent son nom sacré pour la déshonorer en la rendant complice de toutes les impudeurs, de toutes les souillures qu'ils ont dans l'âme et traînant sa belle robe étoilée dans toutes les boues et dans toutes les pourritures d'une Société dévoyée par l'amour de l'or et des jouissances bestiales !...

Heureusement la Science est comme la lance d'Achille : elle peut guérir les blessures qu'elle a faites, *pourvu qu'on connaisse la manière de l'appliquer*. C'est ainsi que la théorie évolutionniste, bien interprétée, peut et doit servir à la réhabilitation de la nature, en montrant, par le spectacle de la progression des êtres à la surface du globe, quelle est la part de cette *vierge féconde* dans la création terrestre, et faisant ainsi ressortir ce qu'il y a de réel et même de divin dans cette vague appellation.

* * *

D'accord avec Madame Clémence Royer sur une foule de points importants qui la séparent, avec nous, du Positivisme de Littré et d'Auguste Comte, comme des étroitesse de *la morale indépendante*, posant, avec elle, l'utilité de la métaphysique, dont nous prétendons faire une science positive, en la ramenant à son vrai rôle de science des principes ou des vérités premières ; désirant, nous aussi, faire disparaître l'antagonisme de l'esprit et de la matière, nous voudrions nous rencontrer avec elle sur le terrain de la Science, que nous avons cru jusqu'ici être le sien, mais d'une science se rendant bien compte de ce qu'elle sait et de ce qu'elle ignore et ne se séparant jamais de la philosophie, considérée comme *la Science des Sciences* et appelée à les faire concourir toutes à la recherche de la vérité.

Convaincu que la conciliation des systèmes se fera sur le ter-

rain de la Science et de la philosophie, nous ne croyons pas qu'il soit utile de poser la double hypothèse métaphysique de l'atome et de la substance, alors que nous pouvons constater expérimentalement que tout être est source de force et que l'autodynamisme, propre à chaque être, ne se maintient et ne se développe qu'en communiant avec les autres êtres et vibrant à l'unisson de l'universelle harmonie.

L'Unité des forces physiques pouvant être considérée comme un fait acquis à la Science, il reste à démontrer que les forces de la vie psychique, comme celles de la vie physique, sont soumises au même principe d'unité intellectuelle; qu'un dynamisme universel règle et embrasse tous les rapports, et qu'une raison parfaite, que nous pouvons appeler *Dieu*, en le définissant le *Moi conscient de l'Univers*, préside à l'ensemble d'une création perpétuelle, d'une création qui n'eut jamais de commencement absolu et n'aura jamais de fin dernière. Car si nous voyons partout les preuves d'une pensée créatrice travaillant en vue d'une fin, nous voyons partout aussi, au milieu des transformations incessantes de la force et de la matière, la vie nourrir la vie et se transmettre pour se perpétuer par le travail et l'échange, au sein d'une communion, où chaque astre, chaque monde, chaque corps, chaque cellule, chaque atome vient tour à tour puiser et reporter l'existence, en s'associant, dans la mesure de ses facultés et de ses besoins, selon sa nature et les conditions du milieu, à l'œuvre de l'ensemble. Chaque espèce, chaque individu, en jouant son rôle et faisant sa note dans l'éternel concert, accomplit ainsi, conscient ou inconscient, ses propres destinées. Et chaque être, avec ses liens d'espèce, de genre, de classes, etc., qui le rattachent à son monde et l'unissent solidairement à tout ce qui est, contribue pour sa petite part! — petite et toujours grandissante — à l'œuvre éternelle de création, de conservation et de renouvellement qui s'accomplit, sans cesse par le branle nécessaire de la vie et de la mort. Et tous les êtres, nés tous également à l'état de germe, d'une pensée divine, et ayant tous à franchir, l'un après l'autre, tous les cercles et tous les degrés des existences planétaires, gravitent incessamment vers l'état divin, que tous, les uns plus tôt, les autres plus tard, finiront par atteindre, car tous sont appelés et tous sont élus, non par choix et par jugement, mais par le seul mérite de l'œuvre accomplie.

On dira peut-être qu'en parlant ainsi, tout en partant de la science, nous allons au-delà de la science acquise. C'est possible,

mais nous pensons avec M. Berthelot, l'éminent chimiste, que derrière la science d'aujourd'hui, il y a la science de demain, la *Science idéale*, et nous disons, que c'est dans cette science idéale, que l'esprit humain puise sans cesse les éléments de sa capitalisation intellectuelle. Et nous restons dans les données de la science pour raisonner, d'après ce qui est, de ce qui doit être, et prévoir ce qui sera. *Savoir, c'est Prévoir*, dit fort bien Auguste Comte.



Il y a plusieurs manières de comprendre le *substantialisme* ; mais les systèmes substantialistes ont cela de commun, qu'après avoir *tout* mis d'avance dans l'unité de substance, leurs auteurs *savent* y découvrir ensuite tous les modes, toutes les qualités, toutes les propriétés, qui leur sont révélées dans les êtres et les choses par l'étude et le spectacle de l'Univers. Spinoza, qui était certainement un grand et profond penseur, n'a pas procédé autrement. Tout son système repose sur cette double tautologie qui forme les propositions XVI et XV de l'*Ethique* (*De Deo* première partie) :

« Il ne peut exister et on ne peut concevoir aucune autre substance que Dieu. Tout ce qui est, est en Dieu, et rien ne peut être, ni être conçu sans Dieu. » Ce qui revient au « tout est dans tout » de Jacotot.

Il nous semble que Madame Clémence Royer ne procède pas autrement, avec cette différence qu'elle ne parle pas de Dieu, qu'elle l'exclut même, systématiquement, en ne lui attribuant aucun rôle dans le tout de l'Univers. Cela se comprend, Dieu étant, de nos jours, plus démodé encore que dame nature ; mais, au fond, rien n'est changé dans les principes et les conséquences du système. On obtiendra ainsi un naturalisme sans âme et un Panthéisme décapité, mais on est sûr de retrouver dans le sac de la substance tout ce que l'auteur y auramis préalablement. Ainsi lorsque Mme Royer nous apprend que « la substance unique est à la fois force, vie et intelligence, » nous nous attendons à retrouver ces trois propriétés de la substance dans la constitution de tous les êtres. — Et après ?

Eh bien ! après qu'on a mis ces qualités dans le tout, on va les mettre encore dans toutes les parties atomiques qui le constituent, de sorte qu'on serait ensuite bien malheureux, ou bien maladroit, si on ne les retrouvait pas dans tous les phénomènes, on

comme on dit, *dans tous les modes* de la substance. Ecoutez plutôt :

« Cette *substance unique*, toujours identique par ses propriétés fondamentales universelles, est multiple, au point de vue du nombre indéfini de ses unités élémentaires et primordiales. Ces unités, sont les atomes éternels, incréés, indestructibles, irréductibles et mécaniquement insécables, quoique étendus et impénétrables, mais en même temps sensibles, conscients et spontanément actifs sous des lois fixes. Ils se diversifient seulement par leurs combinaisons, leurs juxta-positions, leurs manifestations phénoménales complexes, d'ordre toujours dynamique, selon les états différents, qu'ils peuvent affecter successivement. Ces modifications d'état, variables en quantité et en intensité, *jamais en qualité*, et qui n'altèrent jamais leur nature interne, suffisent à produire tous les faits attribués à la matière et à ses forces, aussi bien que ceux qu'on a coutume d'attribuer à l'esprit et à ses facultés. Ils agissent partout et toujours avec autonomie, non-seulement comme principes passifs, physiques ou mécaniques, sous la règle des lois mathématiques, mais encore comme principes psychiques et actifs de vie et d'infelligence, c'est-à-dire qu'ils sont capables de sensation, de pensée, de raison, sous l'empire des lois logiques. » — Ils ont tout, quoi ! tout, hors la liberté créatrice ; mais l'absence de ce don suffisamment qualifié par ces mots « *jamais en qualité* » (que nous avons souligné) suffit pour stériliser toutes leurs belles facultés. Vos atomes n'ont qu'un tort, belle dame, mais il est irrémissible : ils sont *tous le même*. — Ainsi le voulait l'unité de substance. C'est logique, mais c'est mortel pour le système. Il n'y a pas de variété réelle et de communion féconde là où les êtres ne se différencient pas en qualité aussi bien qu'en quantité et en intensité. Vous obtiendriez, peut-être ainsi, d'harmonieuses symphonies dans le concert des choses, de la mélodie point, d'idées aucune, et jamais rien de nouveau dans la création, une fois faite. Mais on crèverait d'ennui dans un pareil monde, comme à l'audition de certaines musiques trop savantes !

Heureusement, le bon Dieu a mieux fait les choses telles qu'elles sont, et il me suffit de jeter un coup d'œil sur le monde, qui est à ma portée, pour me croire fondé à déclarer indéfinie et inépuisable la diversité qualitative, soit des atomes, soit des êtres, (selon que nous regarderons les idées archétypes des êtres ou les êtres sous

leurs formes corporelles, interrogés, à tel ou tel moment de leur devenir). Et non-seulement je constate, entre les êtres, des différences de qualités, mais je constate que des qualités nouvelles font à chaque instant leur apparition dans le monde. Ce qui me permet d'affirmer que la puissance créatrice est infinie et ne s'arrête jamais dans l'ensemble de ses œuvres, alors même qu'elles sont ou nous paraissent intermittentes, par rapport au milieu fort borné qu'il nous est donné de connaître.

Ayant suffisamment blâmé la méthode du livre, nous nous bornerons à regretter que Madame Clémence Royer, au lieu de nous parler de cette *belle inconnue* de substance unique, qui a toutes les qualités, et de ces atomes si bien élevés, qui se les partagent toutes, et que nous sommes condamnés à ne jamais rencontrer dans le monde, n'ait pas appliqué tout bonnement à l'étude des êtres eux-mêmes, tels qu'ils se manifestent à nos regards, dans leur corporéité objective et subjective, les belles facultés d'analyse qu'elle possède. Elle nous eût certainement appris quelque chose et nous l'aurions suivie avec grand intérêt lorsqu'elle nous aurait montré dans des synthèses faites, comme elle dit, « de *vie*, de *force* et de *intelligence* », la substance, si substance il y a, ou plus simplement les êtres, chacun à son rang et selon ses qualités d'espèce, de genre, de classe etc. . . , s'élevant progressivement vers l'état conscient, pour marcher de là, libres et responsables, à la conquête du *bien suprême*.

Tel est en effet le concept de son éthique : « *la marche des êtres vers le bien suprême*. » Et c'est là vraiment que se trouve le point lumineux. Cette introduction de tous les êtres dans le domaine de la morale, que nous devons au *Transformisme*, est peut-être la plus belle conquête intellectuelle des temps modernes. Nous la trouverons magistralement exposée dans le beau livre de Herbert Spencer : *Les bases de la morale évolutionniste*. Mais il convient de donner acte à Madame Clémence Royer de la simultanéité de pensée, qu'elle réclame pour son œuvre, avec celle de l'auteur Anglais, en ce qui concerne l'application de l'évolutionnisme à la morale.

Nous ne dirons rien de cette partie de l'œuvre qui répond plus particulièrement au titre principal du volume : *Le bien et la loi morale*. Nous aurons occasion de traiter la question de l'introduction de l'évolutionnisme dans la morale en parlant du livre de Herbert Spencer. Nous montrerons alors ce qui manque à ce point de vue.

Il y manque deux choses : Dieu et la liberté. Je sais bien que de nos jours, on croit pouvoir se passer du premier terme, qui, dit-on, a fait son temps, mais on n'est pas disposé à se passer du second. Les deux termes, bien compris, sont inséparables. Il les faut tous deux pour que le Progrès soit autre chose qu'un simple développement et comme un écoulement fatal du tout dans les parties. Si le progrès n'est pas une création, si l'homme, dans la sphère de son activité, n'est pas créateur avec Dieu, il n'est pas libre. La liberté n'est pas dans le choix entre deux fatalités. La liberté a sa source dans la volonté, mais dans la volonté créatrice. Etant donné un ordre universel qui s'impose, je ne puis faire acte de liberté que si, connaissant les lois de la sainte harmonie, je sais sans les troubler, et, au contraire en les utilisant, introduire du nouveau dans le monde. Tout est là. Je veux dire : la liberté, le progrès, Dieu et la moralité humaine ! Vous croyez l'Univers éternel ? Je le crois aussi. Mais, en même temps, j'affirme, moi, la création éternelle, et je la prouve en montrant qu'il s'introduit sans cesse, dans le monde, des formes, des êtres, des idées, des combinaisons, des associations qui n'existaient pas auparavant. Une idée, sortie, à un moment donné, d'un cerveau humain, peut, en faisant la lumière dans les âmes, changer le courant des choses et épargner à l'humanité, des siècles de guerre et de rétrogradation.

L'histoire de l'affranchissement du genre humain est aussi celle de ses inventions et de ses découvertes. Donc l'homme est créateur ! Mais il ne crée pas tout seul, et il n'est pas éternel, et ce n'est pas lui qui a créé le monde ? Non, sans-doute, il ne fait rien tout seul, mais si, communiant avec la vie et la raison universelle, et s'élevant à travers des vies toujours renaissantes, il apprend à disposer de plus en plus des forces de la nature,

Etant maître de soi comme de l'Univers,

qui peut dire les limites de son agrandissement !...

En tout cas, on ne risque rien de lui montrer que le progrès intégral, pour l'être doué d'activité, de volonté, de conscience et de raison, en se perpétuant au sein de l'humanité, ne saurait avoir d'autre terme que la perfection dans la plénitude de l'existence. C'est là vraiment le *bien suprême*, et ceux-là font fausse route et manquent de logique, lorsque, appliquant la loi du progrès évolutionniste à la morale, ils donnent pour fin à la vie morale, la conquête du bonheur. Le bonheur est une chimère. La fin du progrès, en

morale comme en tout le reste, ne peut-être que la perfection dans la solidarité universelle.

Ch. FAUVETY.

ETUDES SUR SWEDEMBORG.

Voici la suite de notre premier article inséré dans la *Revue Spirite* d'octobre 1881.

Avignon, 6 novembre 1881.

II.

Pour Swedenborg la vie n'est autre chose qu'une préparation à la mort qui, elle, n'est que le commencement d'un autre mode d'existence. Mourir, c'est entrer dans le monde des Esprits ; ce n'est ni le ciel ni l'enfer, c'est un monde intermédiaire par lequel il faut passer. La mémoire, la pensée, l'amour, tous les sentiments et toutes les facultés que l'homme avait sur la terre qu'il habitait, restent après la mort gravés dans son âme pour sa nouvelle existence ; il ne laisse derrière lui que son corps.

Les hommes, après leur mort, restent dans le monde des Esprits le temps nécessaire pour devenir des Anges, car ce monde est une école où ils doivent travailler sans cesse à leur instruction et leur progrès. Là ils sont soumis, comme ici-bas, à des épreuves, à des tentations, et ils combattent et souffrent jusqu'à ce qu'ils aient éliminé tout ce qu'ils avaient d'impur. Le monde des Esprits est une sorte de purgatoire que tous ceux qui meurent doivent traverser ; païens, mahométans, indiens, chinois, sauvages, passent par ces lieux d'épuration pour s'élever vers les sphères supérieures. Mais les liens qu'ils ont contractés durant leur vie terrienne ne se trouvent pas brisés, ils continuent d'errer autour de la planète qu'ils habitaient et l'air qui nous entoure est plein de ces Esprits et souvent, très souvent, nous recevons d'eux nos pensées et nos sentiments.

Selon Swedenborg, ce que l'Eglise appelle le jugement dernier a déjà eu lieu sur la terre, en l'année 1757, et cela, sans bruit ni trompettes (1). « Le jour du jugement dernier, dit-il, ne signifie pas la destruction du monde. Jamais le ciel visible, ni la terre habitée ne seront détruits. La raison de cette éternelle durée est que le ciel des Anges est formé avec la race humaine. Tous les anges ont vécu de la vie des hommes. Aucun d'eux n'a été créé de prime saut dans cet état. La perfection du ciel s'accroît dans toute l'éternité, de l'influx des hommes désincarnés. Il s'ensuit que les mondes matériels ne ces-

(1) Par *jugement dernier*, la philosophie swedenborgienne entend la clôture de l'ère religieuse où les Ecritures étaient comprises *selon la lettre*. Avec Swedenborg commence l'explication selon le sens spirituel, en attendant le sens céleste qui sera manifesté dans la vie future. (*Note de la Rédaction*).

seront jamais d'exister, et qu'il y aura toujours des hommes pour les peupler. Le ciel spirituel dépend de la terre, car sa naissance, son développement et sa perfection viennent de là ; un ciel ne peut exister sans sa terre. Il en est de même de l'enfer. »

Tout ceci n'a rien qui puisse surprendre un Spirite, car il trouve dans ces idées de Swedemborg le fond même de sa propre religion. Dans le *Livre des Esprits* d'A. Kardec, on voit en effet que le ciel est alimenté par les âmes des morts qui sont punies ou récompensées suivant leurs œuvres. On y voit aussi que lorsque les Esprits qui habitent dans l'atmosphère de notre globe sont trop mauvais par rapport au progrès de ce globe et de son humanité, ils sont envoyés par groupes dans des Planètes inférieures où ils sont soumis à la loi d'expiation et qui leur servent d'enfer.

Que vient donc nous dire Swedemborg ? Rien qui ne soit d'accord avec les révélations d'outre-tombe qui foisonnent aujourd'hui. Il nous dit que les morts ressuscitent et vivent encore après le trépas, et qu'ils vivent et ressuscitent dans un corps tout aussi réel que le nôtre quoique invisible à l'œil de notre corps terrestre. Il nous dit que le monde des Esprits est une épreuve que l'on est obligé de subir avant de devenir ange : les bons y deviennent meilleurs ; souvent les mauvais y deviennent pires. Mais, comme toutes les épreuves, celle-ci n'a qu'une durée limitée, et à sa suite l'homme, l'âme ou l'Esprit, car ces trois mots sont synonymes, entre dans une vie nouvelle.

Suivant le Voyant Suédois, du monde des Esprits l'homme monte au ciel ou descend en enfer. Il n'y a pas de jugement comme le disent les catholiques, car tout obéit à des lois dans la création et les âmes obéissent comme les corps terrestres (elles sont elles-mêmes des corps physiques) aux lois de l'équilibre ; elles se placent par affinité naturelle dans le milieu qui se trouve conforme à leur nature. Le jugement ici c'est la loi de gravitation. Nous le demandons à nos lecteurs, n'est-ce pas conforme à ce que nous dit la science ? C'est là du matérialisme, mais du matérialisme de bon aloi, car il est bien évident pour tout homme de science qu'il n'y a dans la nature que trois éléments : la matière, la force et l'esprit, et au-dessus de tout : Dieu qui gouverne l'univers par des lois. Ce qu'il faut bien se fixer dans l'esprit, c'est que Dieu a fait à l'homme le don le plus précieux et en même temps le plus dangereux, nous voulons parler du Libre-arbitre, sans lequel nous ne serions tous que des machines, des automates et sans lequel, aussi, peine et récompense n'auraient plus aucune raison d'être. C'est ainsi que l'homme, comme le dit Swedemborg, est à lui-même son ciel ou son enfer.

La constitution du Ciel a été dévoilée à Swedemborg par un événement semblable à celui qui lui dévoila la constitution du monde des Esprits. Étant Médium voyant, il eut une vision. « Dieu, dit-il m'ayant accordé la vision des choses merveilleuses qui sont dans les cieux et sous les cieux, c'est mon devoir de raconter ce que j'ai vu. En faisant cela je remplis une mission. M'éveillant un jour du sommeil ordinaire, je tombai dans une profonde méditation à propos de Dieu, et quand je levai mon regard vers le ciel je vis au-dessus de ma tête une lumière très brillante, d'une forme ovale. Et voilà que le ciel me fut ouvert, et voilà que je vis de magni-

fiques scènes : les anges debout, formant un cercle et conversant les uns avec les autres. Comme j'étais très curieux de savoir ce qu'ils disaient, il me fut accordé d'entendre le son de leur voix qui était pleine d'amour céleste, et bientôt après de comprendre le sens de leurs discours qui étaient pleins de sagesse découlant de leur amour. Ils conversaient entre eux sur le Dieu unique, sur l'union avec lui et sur la Rédemption qui en est la conséquence. La matière de leur entretien était en grande partie ineffable ; il n'y a aucun mot dans aucune langue naturelle qui puisse exprimer ces choses. »

Voilà encore une fort belle idée de Swedemborg : tous les anges pris collectivement forment le ciel, mais il ne croit pas qu'aucun ange ait été créé lumineux, créé parfait ; tous ont vécu sur l'une des innombrables terres qui peuplent le firmament. L'ange est un progrès sur l'homme et il faut pour s'élever vers les demeures des Esprits purs porter en soi l'amour de Dieu et l'amour de l'Humanité. L'orgueil, l'égoïsme, la confiance en soi-même, sont les obstacles qui empêchent de goûter les joies et les bonheurs des anges. Il ne faut pas rapporter à soi le bien que l'on fait, ni s'approprier la vérité comme un bien personnel. La valeur de la vie de tout homme se mesure à la valeur et à la quantité de son amour.

Il y a parmi les Anges ceux qui se distinguent par un amour excessif du *Bien*. Swedemborg les appelle *Anges célestes*. Il y a aussi ceux qui possèdent l'amour excessif du *Beau*, ce sont les *Anges spirituels*. D'ailleurs le monde des bien heureux est divisé en trois zones superposées les unes aux autres et ce monde des Esprits est, comme le monde naturel, régi par la loi d'attraction. Après la mort chaque âme y va prendre sa place suivant ses vertus et ses mérites. Les anges d'un ciel ne peuvent entrer dans un autre. « Quelques anges du dernier ciel, dit Swedemborg n'étant pas encore instruits que la constitution du monde spirituel est un reflet de l'intérieur des habitants, crurent un jour qu'ils pourraient monter dans le ciel des anges supérieurs. Il leur fut permis d'y entrer. Mais lorsqu'ils y furent, ils ne virent plus que solitude. Quoiqu'il y eût là une grande multitude d'anges, ils ne purent, malgré leurs recherches, en découvrir aucun. Cela tenait à ce que le sens intérieur de ces étrangers n'était pas ouvert au même degré que le sens intérieur des Esprits qui habitent cette partie du ciel. Peu de temps après ils furent saisis d'une angoisse si intense qu'ils ne savaient presque plus s'ils vivaient ou non. Ils retournèrent bien vite au ciel d'où ils venaient. » — René CAILLÉ.

(A suivre.)

Le Gérant : H. JOLY.